

Du traitement des objectifs mous dans l'art de la guerre

Frédéric Baillelte



Beb-deum (détail)

« *Je ne compte pas les corps, ça ne m'intéresse pas.* »,
Général Zinni, fin de l'intervention américaine en Somalie, 1993¹

« *On ne peut pas le répéter assez souvent :
quel que soit votre objectif en temps de guerre,
il ne faut jamais perdre de vue celui de tuer l'ennemi.* »
Ralph Peters, « In Praise of Attrition », 2004

Les guerres sont faites par des soldats mobilisés et déployés pour s'entre-canarder. Disposé en première ligne, ce matériau humain est « soutenu » par un arrière, massivement constitué de civils sans défense. Ce « *front intérieur* » est désormais considéré comme un milieu où s'approvisionnent, se ressourcent, voire se dissimulent les combattants adverses, en vertu de la théorie du « *poisson dans l'eau* » chère à Mao Zedong². Peuvent s'y abriter des camps d'entraînement, des bases, où s'inaugurent de nouvelles formes de résistances, se fomentent d'odieuses agressions et émergent des menaces inédites. Ce biotope peut également être un vivier, un incubateur, où les graines de partisans, ces futures recrues, prolifèrent et se forment. De ce foyer émergera *la relève*.

Tous ces corps ennemis constituent pour les stratèges militaires des « *objectifs mous* », ou encore, pour les fabricants d'armes, des « *cibles tendres* », effectivement plus faciles à hacher menu que les blindages réputés intransperçables.

Quels traitements réservent les « professionnels » de la guerre à ces corps si vulnérables ? Comment techniciens et tacticiens de la saignée croquent-ils ces morceaux de choix, si aisés à disloquer, selon qu'ils aient les armes à la main, qu'ils participent par leurs actions à « *l'effort de guerre* », ou encore qu'ils ne soient que de simples figurants, piégés dans la tourmente d'un conflit qui les écrase³ ?

1 – Cité par Noam Chomsky, *Le Nouvel humanisme militaire. Leçons du Kosovo*, Pages Deux, 2000, p. 111. En privé la CIA estime entre 7000 et 10 000 le nombre de Somaliens qui furent tués.

2 – « *Le rebelle vit dans la population comme un poisson dans l'eau. Retirez l'eau et le poisson crève.* »

3 – Lors du débarquement de Normandie, par exemple, le nombre des civils tués et blessés dans la journée du 6 juin 1944 dépasse sensiblement celui des troupes alliées et allemandes confondues sans que personne n'en fasse état. Voir Charles Delamare, *Badinages dans un massacre. Normandie 1944*, Paris, L'Harmattan, 2004.

I. Corps combattants, corps tuables à merci

Disposés au centre du «*théâtre des opérations*», engagés dans la bataille, les combattants sont directement exposés à la violence de la mitraille, frappés de plein fouet par la déflagration du combat. Classiquement, tout état-major ambitionne l'écrasement des forces militaires adverses, la mise hors d'état de nuire de tous les porteurs d'armes. Il est urgent de tailler en pièce au plus vite et massivement le potentiel ennemi, d'entamer et d'engloutir «*son capital de viande humaine*» (Alain Brossat). Pour le colonel MacCoy, fonçant avec son bataillon à travers Bagdad en 2003, il s'agissait d'établir d'emblée une «*violente suprématie*». Ce qui se résumait alors «*à une chose : tuer quiconque souhaitait prendre une arme pour défendre le régime de Saddam Hussein, même s'il prenait la fuite*». Une stratégie estimée *cohérente* et *extrêmement efficace* qui avait pour seul *prix* le sang irakien⁴.

L'homme au combat est désormais tuable à merci. La guerre n'est plus, comme l'observe Alain Brossat, qu'une «*fabrique de cadavres*», une entreprise de «*disparition de masse*»⁵.

a) Grandes faucheuses et vaporisatrices

Si l'élimination des corps combattants peut s'effectuer à l'unité, dans des duels meurtriers, pour des questions de rendement, la mort est le plus souvent administrée à très forte dose, surtout lorsque la configuration du champ de bataille le permet (terrain découvert et, aujourd'hui, médias absents ou *embedded*) et si la conjoncture ou le rapport de force politique l'autorise. Les munitions employées doivent alors permettre de ratisser large, en fauchant d'un coup des brassées de corps. Ainsi, des armes de plus en plus dévastatrices ont été ainsi conçues pour amoindrir, voire supprimer, les facultés de riposte de l'ennemi, le laissant complètement *groggy* ou, mieux, le mettant définitivement *knock-out*.

Les moyens de destruction des corps sont devenus toujours plus performants et plus machiavéliques (cas des bombes à fragmentation et des mines antipersonnelles) pour amplifier leur létalité et semer plus sûrement la désolation en tout lieux. Une abondante *quincaillerie* (comme aiment à dire les experts militaires) d'engins hautement destructeurs est aujourd'hui disponible et constamment perfectionnée. Les munitions se sont faites plus sophistiquées, plus *robustes*, plus *intelligentes*, pour perforer les blindages et se tailler un chemin jusqu'au cœur des retranchements, et, là, y lacérer un maximum de corps, les déchiqueter, les brûler, les asphyxier, les écraser, les *souffler*, tout en sidérant d'effroi des vivants en sursis.

4 – Cf. Peter Maass, «*Good Kills*», *New York Times Magazine*, 20 avril 2003. Traduit et réécrit par le Major EMG Ludovic Monnerat, sous le titre «*Les Marines face aux pièges de l'Irak, ou l'histoire d'une bavure tragique*». Disponible sur le site d'information militaire suisse www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/

5 – Cf. Alain Brossat, «*Guerre moderne, exposition de la masse, disparition*», in Alain Brossat et Jean-Louis Déotte (sous la direction de), *La Mort dissoute. Disparition et spectralité*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 17-28.



Got (La guerre vue par), 1999, *Magazine Littéraire*, n° 378, «Écrire la guerre», juillet-août 1999

En effet, outre leurs effets outrageusement dévastateurs, les bombes les plus traumatisantes sont utilisées pour impressionner un adversaire sous-équipé ou insuffisamment protégé, «nu» et désespéré face à une ahurissante puissance de feu. «*L'un des traits les plus cruels de la guerre moderne*, note l'historien militaire John Keegan, est que le soldat est de plus en plus convaincu de n'être qu'un fêtu de paille»⁶.

Pour impressionner les Irakiens (lors de la première guerre du Golfe), puis les Talibans, les rouleurs de mécanique du Pentagone firent grand étalage de leur puissance de frappe. Ils utilisèrent aussi des bombes aux effets foudroyants et annonciateurs d'Apocalypse, telle la BLU-28B, baptisée *Daisy Cutter* : «*Faucheuse de marguerites*». Délivrée par un avion de type Hercules se déplaçant à une altitude de 2 000 mètres, elle est la plus grosse bombe con-

6 – John Keegan, *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Agora, Pocket, 1995.

ventionnelle (non nucléaire) existante : 3,6 mètres de long, 1,40 de diamètre, 6 800 kg dont 5,7 d'explosif. Conçue pour exploser à un mètre du sol, afin de minimiser l'effet cratère et de maximiser l'effet de souffle, elle génère une surpression de 50 à 700 tonnes par mètres carrés autour du point d'impact (soit l'équivalent de 68 fois la pression atmosphérique), et son rayon de létalité couvre entre 100 et 300 mètres.

Onze de cet *antique modèle* ont été largués dans le désert irakien lors de l'opération *Tempête du désert*, pour nettoyer des champs de mines, et surtout «*créer un effet psychologique. La chaleur dégagée par l'explosion générant une colonne d'air chaud emportant vers le haut de la poussière. Un champignon, ressemblant à ce que l'on peut observer lors de l'explosion d'une bombe atomique, se formait alors. Des SAS britanniques, qui n'avaient pas été tenus au courant de l'opération, ont même cru à l'utilisation de bombes nucléaires tactiques.*»⁷

7 – Lt (R) Paul Scimar,
«Big Blue Two et l'effet
thermobarique». Consultable à
l'adresse suivante : users.skynet.be/crorlg/doc/bombesthermobariques.pdf



Think Again (photographie de),
A Brief History of Outrage,
www.agitart.org

En mars 2003, les forces aériennes américaines ont testé en Floride une super *Daisy Cutter* de 9,5 tonnes, guidée par satellite (GPS) : la MOAB (*Massive Ordnance Air Blast weapon*, munition massive à effet de souffle), immédiatement surnommée la «*mère de toutes les bombes*», *Mother Of All the Bomb* (un «*jeu*» sur ses initiales). La Moab, expliquent les militaires, «*est prévue pour provoquer une onde de feu dévastatrice et un déplacement d'air qui se propage dans un rayon de plusieurs centaines de mètres, de façon à tuer les soldats, à abattre les arbres, à écraser les édifices, à faire crouler les entrées des galeries et, en général, à démoraliser ceux qui se trouvent bien au-delà de la zone d'impact*»⁸. Cette bombe, dont le pouvoir de destruction équivaldrait à celui d'un petit engin nucléaire, était annoncée comme disponible lorsque serait engagée l'opération *Iraqi Freedom*. La démonstration se voulait dissuasive. «*Le but, avait déclaré à cette occasion Ronald Rumsfeld, est que les capacités de la coalition soient si visibles et évidentes, que l'armée irakienne soit puissamment dissuadée de combattre contre la coalition, et que Saddam Hussein soit puissamment encouragé à partir et épargner un conflit au monde.*»⁹ Les effets de ce monstre étaient annoncés comme «*dévastateurs contre des forces terrestres*». La Moab est capable d'anéantir et de disperser des concentrations de chars et de troupes, mais aussi d'atteindre des bunkers, des tunnels et des grottes, où les «*ennemis de l'Amérique*» seraient tentés de se réfugier.

Toutefois, la tâche de vaporiser les *maléfaisants* jusqu'au tréfonds de leurs tanières resta confiée à la thermobarique BLU-118 ou *Big Blue Two*. Cette bombe d'une tonne, qui fait partie des munitions à effets de souffle *amélioré*, appartient à la catégorie des *mélanges explosifs*, et plus particulièrement à celle des *fuel-air explosive* (FAE). Alors qu'habituellement les mélanges détonants associent «*un ou plusieurs produits avides d'oxygène (carburants) à un ou plusieurs produits propres à en libérer lorsqu'ils sont chauffés (combustibles)*», les FAE utilisent l'oxygène disponible dans l'air ambiant comme comburant dans une réaction explosive. La bombe s'en trouve ainsi allégée, le poids et le volume du comburant représentant généralement les trois-quarts d'un explosif *classique*. «*L'idée générale est de reproduire délibérément les phénomènes à l'œuvre dans les explosions accidentelles de gaz, les "coups" de grisou, de poussier, les explosions de silo...*». Une explosion de ce type s'était produite en Espagne le 12 juillet 1978, lorsqu'un camion-citerne contenant de l'oxyde de propylène (un produit similaire à ceux les plus souvent utilisés dans les munitions thermobariques) avait explosé à proximité du camping Los Alfaques et de sa plage. Bilan : 150 morts, 500 brûlés graves et plusieurs bâtiments détruits. Ceux qui avaient cru en réchapper en plongeant dans la mer avaient été ébouillantés¹⁰.

8 – Cité sur <http://impassesud.joueb.com/news/143.shtml>

9 – Cf. Jean Chatain, «*Accentuation des préparatifs militaires américains malgré la poursuite des pourparlers à l'ONU*», disponible sur le site du journal *L'Humanité* : www.humanite.fr/journal

10 – Cf. Aristarque, «*Thermobariques, "Fuel-Air Explosives" : des armes improvisées pour les terroristes*». Disponible sur www.infocrise.org/index.php3

La BLU-118 agit en deux temps : une première explosion disperse le Fuel (ou tout autre agent inflammable) qui se mélange instantanément à l'oxygène de l'air ambiant, une seconde charge fait alors détonner l'ensemble. «*La déflagration provoque une réaction exothermique qui se propage de particule en particule à vitesse subsonique.*» Une «*énorme vague de surpression et de chaleur*», d'où son nom de thermobarique, parcourt l'espace dans toutes les directions. Un mur de feu carbonise les corps, les brûle profondément et provoque des incendies, tandis que l'onde de souffle engendre une surpression capable de tuer ou de blesser gravement, par écrasement des organes internes, ou en projetant au loin personnes et véhicules légers. Elle est également capable d'abattre un mur, ou d'endommager des structures verticales, propulsant quantité de débris qui, eux aussi, tuent et mutilent.

Cette munition s'avère, par ailleurs, particulièrement efficace en terrain dégagé pour atteindre des troupes retranchées : «*L'onde de souffle prolongée, explique un spécialiste, peut pénétrer à l'intérieur des bâtisses ou des casemates par les fenêtres, les portes, les ouvertures de tir ou les fentes d'observation, et peut s'enfoncer dans les tranchées. Elle peut également pénétrer dans les véhicules par les écoutilles ouvertes, les trappes de tir et les prises d'air. Une fois qu'elle a pénétré à l'intérieur d'un espace clos, cette onde de souffle produit des effets destructeurs grandement amplifiés. Le souffle, contrairement aux éclats d'obus, peut changer de direction monter et descendre les escaliers et s'engouffrer dans des passages ou des tunnels.*» Lorsqu'elles pénètrent et explosent dans des grottes, une boule de feu s'engouffre instantanément dans l'ensemble des galeries. «*L'air du souterrain est littéralement aspiré par la combustion du nuage. C'est d'ailleurs pour cette raison que ce dernier modèle de bombe a été baptisé Vacuum Bomb.*» Si elles absorbent effectivement l'oxygène de l'air, les bombes à Fuel ne tuent nullement en asphyxiant, comme il est régulièrement expliqué dans la presse. En fait, «*les victimes sont broyées par l'onde de choc et rôties par la chaleur.*» Et si certaines meurent asphyxiées, c'est «*que leurs poumons ont éclaté*»¹¹.

Les thermobariques présentent pour les assaillants un autre avantage : la «*courte distance de sécurité*» qui les caractérise. Ainsi, les «*troupes d'assaut amies*» peuvent-elles se tenir «*beaucoup plus près de la zone d'explosion que ne l'auraient permis les armes conventionnelles à fragmentation*», et donc se jeter rapidement sur un adversaire mourant, blessé ou totalement sonné. «*L'assaut physique*» s'en trouve grandement facilité !¹²

Dans un futur proche, des bombes de ce type, réduites à un poids de 10 kg, devraient équiper des fantassins utilisant des lanceurs portatifs, et leur permettre de *neutraliser* les occupants de bunkers, caves, et tout bâtiment résistant (l'infanterie russe, bulgare et chinoise dispose de telles armes d'épaule)¹³.

11 – Aristarque, *op. cit.*

12 – Les citations et les précisions ont été empruntées à un texte traduit et réécrit par le capitaine Ludovic Monnerat, «Les armes à effet de souffle constituent une grave menace dans tout le spectre des conflits». Disponible sur www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/

13 – Lt (R) Paul Scimar, *op. cit.* Une version propulsée par des lanceurs au sol a été utilisée par les Russes en Tchétchénie, jusque dans Grozny fin 1999, pour y déloger des combattants Tchétchènes.

b) L'abominable homme des States

*«Nos ennemis doivent comprendre
que nous sommes des fous imprévisibles,
détenteurs d'une incroyable force de frappe.
Ce n'est qu'ainsi qu'ils se plieront à notre volonté.»*
Principe de la «*théorie du fou*» formulé par Nixon¹⁴

14 – Attribué à Richard Nixon
par Noam Chomsky, *De la guerre
comme politique étrangère des
États-Unis*, Paris, Agone, 2001.
Réédition au format poche, 2004.

Les stratèges disposent d'une *équation* simple et concise pour les guider dans leur volonté d'affaiblissement de l'ennemi : «*Efficacité au combat = Force physique x Force morale*». En réduisant l'une ou l'autre de ces composantes (voire les deux simultanément), ou mieux en leur portant un coup décisif, la puissance de l'ennemi se trouve atteinte de plein fouet, son efficacité au combat en est débilitee, paralysée, partiellement ou totalement anéantie. Si réduire la variable *physique* (ou matérielle) semble plus «facile» qu'annihiler la volonté de résistance d'un ennemi, il est toujours bon de porter atteinte au moral des troupes, de les déprimer, pour inhiber leur vaillance. L'adversaire doit comprendre l'inutilité, l'incongruité, de toute résistance. Face à un invraisemblable déploiement de forces, à une prodigieuse supériorité technologique, le tout conforté par une inflexible, voire délirante, détermination, il doit mesurer son insignifiance et prendre conscience de l'impossibilité d'échapper à une mort promise, imparable et souvent atroce.

Leon Kuhn, Postcards,
Think Tank



BUSH'S MIDDLE EAST THINK TANK

15 – Steven T. Hosmer, *Psychological Effects of U.S. Air Operations in Four Wars, Rand Corporation*, 1996. Cité par Gérard Gourmel, « Les armes de destruction des masses », in Jean-Philippe Melchior et Gérard Gourmel, *Logique du pire, logique d'empire ou la guerre sans fin des États-Unis*, Le Mans, Éditions Cénomane, 2003, p. 173-174.

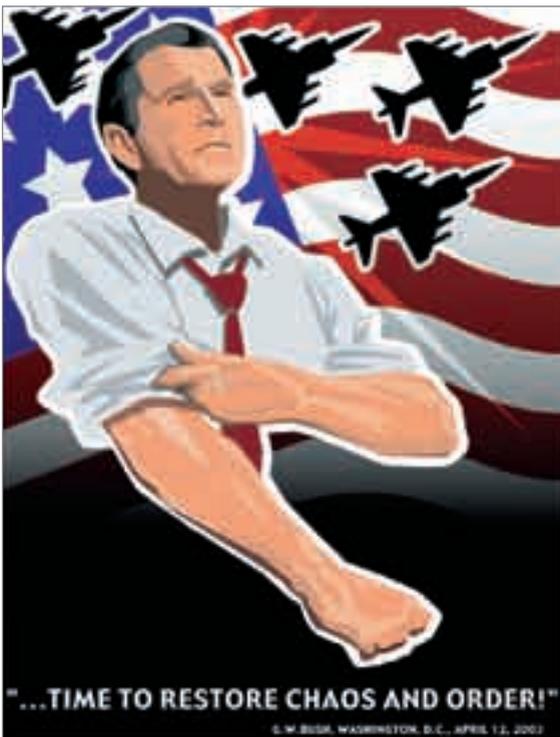
16 – Le 4 mars 2003, le Général Richard Myers (chef de l'état-major interarmées) développait la stratégie US devant des journalistes : « *Ce que nous souhaiterions, c'est un conflit rapide. La meilleure façon d'y parvenir, c'est de tellement traumatiser le système que le régime irakien comprendra dès le début que sa fin est inévitable.* » Pour Donald Rumsfeld, l'objectif était « *de faire une démonstration si nette des capacités de la coalition que l'armée irakienne perdra toute velléité de combattre.* » William M. Arkin, « Une guerre gagnée pas "catatonie stratégique" », *Courrier International*, n° 646, 20-26 mars 2003, p. 14.

Pour que la capacité à entreprendre de l'ennemi soit altérée, celui-ci doit se savoir et se penser partout menacé. Il faut qu'il comprenne que : « *Si vous volez, vous êtes mort. Si vous tirez, vous êtes mort. Si vous communiquez, vous êtes mort. Si vous émettez, vous êtes mort. Si vous évoluez avec votre véhicule, vous êtes mort. Si vous conservez votre arme, vous êtes mort.* »¹⁵ L'« intranquillité » doit occuper le camp adverse. Même à des milliers de kilomètres des affrontements, un ennemi ne saurait circuler en toute sérénité. À tout moment il doit pouvoir être instantanément anéanti. Tels ces six membres présumés d'Al-Qaida se déplaçant en jeep au Yémen pulvérisés, début novembre 2002, par un missile décoché par un drone *Predator* guidé depuis Djibouti. Silencieusement, furtivement, les rapaces technologiques survolent des zones inhospitalières et, sans crier gare, dénichent leurs proies.

Mais, rien ne semble plus efficace que d'asséner un coup magistral pour abasourdir et déboussoler la totalité du dispositif adverse. À la suite de la guerre du Viêt-Nam, les planificateurs américains ont ainsi développé la stratégie de l'*Overwhelming force* où aucune chance de répliquer ne doit être laissée à l'adversaire.

Aujourd'hui, la doctrine de l'état-major états-unien s'appuie sur le *Shock and Awe* (littéralement : « *Choquer et épouvanter* », encore traduit par « *Choquer pour se faire respecter* », ou par le concept de « *catatonie stratégique* »). L'objectif est de *traumatiser* tout le système ennemi, par des frappes si massives et si brutales qu'elles laisseront ses forces hébétées, désarmées, atones, désormais convaincues que toute résistance est vaine et que la « *fin est inévitable* »¹⁶. Dans cette posture, théorisée en 1996, il convient d'infliger à toute une population un magistral coup de semonce afin de modifier radicalement et durablement son attitude, à l'instar des behavioristes qui inculquaient des comportements à leurs cobayes à coups d'électrochocs.

C'est en partie ce qui a été réalisé lors de la première guerre du Golfe. L'armée irakienne, délibérément présentée comme la quatrième armée du monde par Dick Cheney, alors secrétaire à la Défense, fut défaite en l'espace de quelques jours par l'armada états-unienne. En fait, ce sont surtout de pauvres bougres qui furent massacrés, les troupes d'élites de la garde républicaine étant restées dans leurs cantonnements ou s'y étant rapidement repliées. Cette des-



Craig Foster (USA), *Who's next?*

truction, expéditive et implacable, permit aux forces américaines de démontrer qu'elles disposaient d'une puissance de feu absolue, capable d'anéantir rondement et sans faire de quartier le gros d'une armée régulière. Ce fut également là une magnifique occasion pour les vendeurs d'armes de faire la promotion des dernières nouveautés technologies militaires US, en montrant avantageusement leur rendement, sur un terrain découvert et contre un ennemi sans répondant.

Un déluge quasi divin d'obus, de missiles, de roquettes, une *Tempête du désert* (*Desert Storm*), s'abattait sur une bande de *voyous*, les envoyant illico *ad patres*. En quarante-deux jours, 85 000 tonnes de bombes ont été lancées sur l'Irak, soit une puissance équivalente à sept Hiroshima et demi. Selon différentes estimations entre 150 000 et 200 000 personnes ont ainsi été tuées dans ce qui a été présenté comme une guerre propre, menée à coup de bombes *intelligentes* (*smart bombs*) – côté allié on dénombrera 200 morts... et encore, la plupart occasionnés par des « *tirs amis* » ou *fratricides*¹⁷. Cette riposte volontairement démesurée était une mise en garde directement adressée à tous ceux qui oseraient dans le futur défier, ou seulement se placer en travers du chemin de la superpuissance américaine¹⁸. La réplique serait implacable et totalement disproportionnée. Les corps démembrés, broyés, carbonisés, témoignaient de la *mort affreuse* qui attend dorénavant tous ceux dont les dirigeants s'aventureraient à déplaire aux faucons du Pentagone. Les cow-boys des States, promus nouveaux « *gendarmes du monde* », pouvaient commettre le pire : vitrifier sans état d'âme un territoire, comme pris d'un subit accès de folie, d'une démence « *sans limite* »¹⁹.

Cette volonté d'être « *follement imprévisibles* » (Chomsky) est stratégiquement recherchée. Elle est le prolongement de la « *théorie du fou* », relancée en 1995 par une étude interne du Commandement Stratégique US (Strategic Command ou STRATCOM, responsable de l'arsenal nucléaire stratégique) qui conseillait de présenter les USA comme capables de réactions totalement disproportionnées si leurs intérêts vitaux étaient menacés ou attaqués. Cette étude mentionnait ainsi : « *Il est dommageable de dresser de nous-mêmes un portrait entièrement rationnel. Le fait que quelques éléments puissent paraître potentiellement "incontrôlés" peut être bénéfique, pour créer et renforcer la peur et le doute dans l'esprit d'un adversaire. Ce fondamental sentiment de peur est la force active de la dissuasion. Que les États-Unis puissent devenir irrationnels et vindicatifs si leurs intérêts sont attaqués devrait être une des faces de l'image que nous donnons de nous à tous nos adversaires.* »²⁰

L'historien militaire Victor Davis Hanson a actualisé cette position en novembre 2003, à propos du déroulement des opérations dites de maintien de la paix en Irak : « *Faire passer lentement et tranquillement le message qu'un militaire parfaitement humain et*

17 – Pendant la première guerre du Golfe, 24% des Américains tués au combat ont été victimes de « *tirs amis* », principalement lors des batailles de chars. Voir Brad Knickerbocker, « Les "tirs amis", plaie de la guerre high-tech », *Courier International*, n° 647, 27 mars-2 avril 2003.

Sur les pertes subies par l'armée irakienne, voir Olivier Razac, « La guerre du Golfe : falsification et pertes irakiennes », *Drôle d'Époque*, n° 6, printemps 2000.

18 – William Cohen (secrétaire à la défense de Bill Clinton) énonçait en 1999 les fondements d'un recours unilatéral à la force : « *S'assurer un accès non limité aux marchés essentiels, aux sources d'énergie et aux ressources stratégiques* ». Cité par Gérard Gourmel, *op. cit.*, p. 168.

19 – Le Pentagone avait baptisé « *Infinite Justice* » la guerre décidée après les attentats du 11-septembre 2001, avant de se raviser et de la rebaptiser « *Liberté immuable* », le 25 septembre.

20 – Cité par William Blum, *L'État voyou*, Paris, Parangon, 2002, p. 58. Pour une autre traduction de ce passage, voir Gérard Gourmel, *op. cit.*, p. 172.

civilisé peut parfois être un peu fou. Dans cette nouvelle guerre, le pire péché d'un militaire occidental est tout simplement d'être prévisible. » Un militaire «raisonnable» doit donc apprendre à «péter les plombs» et décider, par exemple, de «réduire en tas de gravats» des maisons, ou des fermes, le tout avec une froide résolution, pour peu que des munitions aient été découvertes dans ces habitations ou que des tirs ennemis soient partis de leur direction²¹.

Pour les experts militaires ès psychologie des foules, les «civilisés» doivent se montrer jusqu'au bout impitoyables, et profiter du moment où l'adversaire est mis à terre pour s'acharner sur lui, afin qu'il ne puisse plus se relever.

c) «*La Minute impitoyable*»

Ceux qui avaient été désignés comme des «*États voyous*», des nations hors la loi, tâtaient de la «*loi du plus fort*» (Noam Chomsky). Plus question de discuter, de jouer aux diplomates avec des «*Arabes retardés*» qui ne comprennent que la force, «*comme aim[ai]ent à le répéter les intellectuels maison de l'administration Bush*»²². Survoltés, les plus forts se transforment en redoutables redresseurs de torts. Une fois sortis de leurs gongs, les fils de Hulk déroulent leur hyper-puissance, en usent et en abusent sans que rien ne puisse calmer leur frénésie vengeresse. Au contraire, ils sont-là pour s'en donner à cœur joie, et vider leurs chargeurs à satiété.

Le 26 février 1991, une impressionnante colonne hétéroclite, composée de soldats et de civils irakiens fuyant le Koweït à bord de milliers de véhicules en tout genre (dans lesquels étaient embarqués de nombreux otages et stocké tout un butin, argent, lingots, ustensiles d'électroménager, etc.) fut prise pour cible par des dizaines d'avions de chasse américains et totalement anéantie sur plusieurs kilomètres, sans qu'elle puisse ni riposter, ni se défilier²³. C'était comme «*les routes de Floride un jour de migration estivale*», expliquera un pilote pour décrire cette enfilade de véhicules pare-chocs contre pare-chocs, offrant autant de cibles de choix à un dégomage intensif pour accrocs du *joystick*. Fébriles, les pilotes s'activaient pour ne pas manquer cette superbe opportunité. Un reporter rapporte l'effervescence qui régnait alors sur le porte-avions USS Ranger: les équipages, qui «*travaillaient aux accents du thème musical "The Lone Ranger"*», s'empressaient de charger leurs appareils des bombes «*qui se trouvaient les plus proches du pont d'envol, peu importait leur type*», négligeant souvent «*les mieux adaptées parce que leur chargement prenait trop de temps*»²⁴. Pourtant Saddam Hussein venait d'accepter le retrait sans condition de ses troupes du Koweït, la guerre était officiellement terminée. Cette portion de désolation de l'axe Koweït-Bassora devint pour l'ensemble des observateurs d'après le massacre «*l'autoroute de*

21 – Victor Davis Hanson, «The Paradoxes of American Military Power», *National Review Online*, 17 novembre 2003. Traduit et réécrit sous le titre «Les paradoxes de la puissance militaire américaine déployée en Irak et en Afghanistan», par le Major EMG Ludovic Monnerat. Disponible sur www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/

22 – Gay Kamiya, «La doctrine de Bush ! L'Amérique aux commandes», *Courrier International*, n° 597, 11-17 avril 2002, p. 39.

23 – Quelques pilotes refusèrent de participer à une tuerie estimée à dix mille morts.

24 – Cité par Peter Scowen, *Le Livre noir des États-Unis*, Montréal (Québec), Éditions des Intouchables, 2002.

la Mort» : un «*paysage d'Apocalypse*», des milliers de carcasses de chars et de véhicules en tout genre, «*des cadavres partout*», carbonisés, ensanglantés, «*découpés en morceaux, des troncs à cent mètres des jambes*». Selon Maurice Cury, l'armée américaine creusera une tranchée de 70 miles pour entasser les milliers de cadavres²⁵.

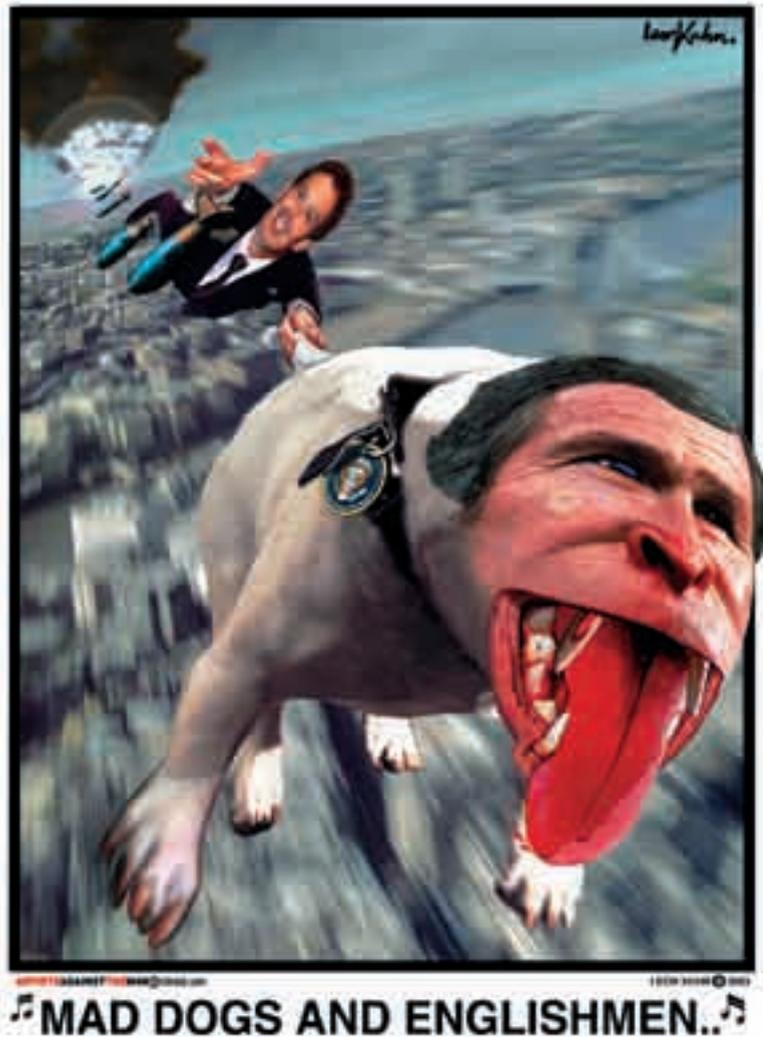
Un massacre, un *Strike* (comme disent les connaisseurs), que Victor Davis Hanson, historien militaire convaincu du bien fondé et de l'absolu nécessité de tels carnages, appelle «*La minute impitoyable*» ! Car, un militaire se doit de rester intraitable, surtout lorsqu'il est confronté à une armée battant en retraite. Il ne doit pas laisser s'échapper «*un ennemi mis en déroute*», car, une fois requinqué et rafistolé, celui-ci retournera au combat et tirera alors «*sur des soldats qui les terrifiaient quelques mois plus tôt*». Aussi doit-il concrétiser son avantage en se débarrassant définitivement de toute une «*racaille*». Car, toujours pour Hanson, il est crucial d'aller vite pour «*détruire un ennemi vacillant avant la fin des hostilités*». Cet empressement est d'autant plus impératif que les «*fenêtres de guerre en soi*» (c'est-à-dire «*la période pendant laquelle les belligérants s'attaquent librement l'un l'autre en un combat conventionnel*») sont de plus en plus restreintes. Or, ces ouvertures «*constituent les seules périodes durant lesquelles les forces occidentales ont la latitude transitoire d'utiliser leur supériorité militaire écrasante – sans souci de censure – pour achever des ennemis odieux*». Par «*sans souci de censure*», il faut comprendre qu'il faut profiter de ce moment unique, où les médias et les pacifistes ne peuvent encore venir fourrer leur nez, pour «*terminer le travail*»²⁶.

25 – Maurice Cury, «*Guerre*», in Patricia Latour, Maurice Cury et Yves Vargas, *Irak. Guerre, embargo, mensonges et vidéo*, Le Temps des Cerises, 1999, p. 100-101.

26 – La citation exacte est : «*Mais un sens gauchi de la morale, des préoccupations de relations publiques au sujet d'images télévisées morbides projetées dans les salons du monde, et l'arrogance pure et simple engendrée par une victoire rapide, ont parfois stoppé l'application complète de la puissance américaine avant que le travail ne soit terminé.* » Victor Davis Hanson, «*The Paradoxes of American Military Power*», *op. cit.*



Dessin de Selçuk



Leon Kuhn, Postcards,
Mad Dogs And Englishmen

D'où cette conclusion qui vaut son pesant de bastos : «*Quelles leçons en tirer pour la guerre post-moderne ? Avant que les caméras, les vérificateurs et l'ONU ne rappliquent, avant que les combattants terrifiés et en fuite ne renaissent en terroristes enhardis, avant que les reporters intégrés partent et que les journalistes d'investigation arrivent, et avant que l'on demande aux soldats victorieux de devenir des gardiens de la paix, des sociologues et des travailleurs humanitaires, les militaires doivent achever la destruction des forces ennemies en une minute impitoyable. Après tout, un colonel qui déchiquette un baasiste irakien en avril peut gagner une médaille, mais si en octobre il tire une balle près de la tête d'un terroriste présumé pour sauver la vie de ses hommes, il peut s'attendre à passer en cour martiale.* »²⁷

27 – *Ibidem.*

Débarasser les contrées conquises des encombrants

Lorsque l'ennemi à qui est laissée la vie sauve est supposé revenir un jour à la charge tout ragaillard, ou lorsque l'avancée des troupes ne saurait être entravée par d'embarassants prisonniers, les conquérants achèvent même ceux qui se rendent. En 14-18, les « nettoyeurs de tranchées » (encore surnommés les *égorgeurs*) étaient choisis parmi les plus robustes soldats de chaque section, pour aller « zigouiller » [au coutelas] *tous les Boches laissés dans les tranchées conquises et dépassées* »²⁸. Il ne fallait pas prendre le risque de laisser un ennemi vivant derrière soi, ni s'encombrer de prisonniers, *a fortiori* blessés. C'est armés de « *grands couteaux de brigands* » (mais aussi de pistolets et de grenades) que s'effectuait le *barbare* massacre, ce travail de *boucher* : « *La répugnante besogne des exécutions sommaires* »²⁹.

Même « topo » durant la Guerre d'Algérie, une fois interrogés (et/ou utilisés comme bêtes de somme) les *rebelles* étaient exécutés d'une rafale de mitraillette, voire égorgés³⁰. Si certains furent parfois libérés parce qu'il était évident qu'ils avaient été enrôlés de force (souvent des montagnards ou des paysans connus des militaires français), les « *autres, les acharnés, ceux qui étaient prêts à recommencer le lendemain si on leur en donnait l'ordre* », représentaient un bien trop dangereux fardeau. De ces *colis*, il fallait se délester au plus vite. Les attentes des autorités concernant les *fellaghas*³¹ capturés étaient on ne peut plus claires : ces hors-la-loi devaient être supprimés. Afin de mater dans l'œuf le FLN en détruisant son Organisation Politico-Administrative (l'OPA), et de déjouer l'emprise de cet *insaisissable* adversaire, Jacques Soustelle (Gouverneur général de l'Algérie, 1955-1956) avait donné pour consigne de tuer « *tout rebelle pris les armes à la main* ».

Pour mener à bien cette tâche, comme en 14, des *nettoyeurs* (terme utilisé par le Général Paul Aussaresses pour se qualifier) avaient été envoyés à Alger, avec des *Pouvoirs spéciaux*, extraire les métastases subversives infectant et pourrissant les *masses amorphes*. Leurs méthodes furent expéditives : les militaires ne disaient-ils pas « *ton escadron de la mort* » en parlant de l'équipe de *tontons flingueurs* constituée par Aussaresses...³²

Des liquidations pures et simples pouvaient se faire *sur place*, lorsqu'il n'était pas nécessaire d'interroger les *coupables*, ou lorsque le suspect avouait « *séance tenante* ». Il était alors « *inutile de s'encombrer en le ramenant à la villa* »³³, puisque de toute manière, qu'ils aient parlé ou non, les prisonniers algériens étaient « *généralement neutralisés* » au petit matin. « *Une fois qu'ils avaient été interrogés et que nous en avions tiré tout ce que nous pouvions, que fallait-il en faire ?* », interpelle Aussaresses. Faute de place « *où les mettre* » ? Pour celui qui avait été appelé à Alger pour « *liquider les auteurs d'attentats* », s'ils avaient été remis à la justice, leur trop

28 – Jean Bernier, *La Percée. Roman d'un fantassin, 1914-1915*. [Albin Michel, 1920], co-édition Agone Éditeurs (Marseille) et Comeau & Nadeau Éditeur (Montréal), 2000, p. 195.

29 – Témoignages de *poilus* cités par Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Imago, 2001, p. 74-75.

30 – Voir Benoist Rey, *Les Égorgeurs. Guerre d'Algérie. Chronique d'un appelé. 1959-1960*, Éditions du Monde Libertaire, 1999, p. 79.

31 – Pluriel de *fellag* : « *coupeur de route* ».

32 – Voir Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort. L'école Française*, Paris, La Découverte, 2004, p. 43, 77, 106 et 48.

33 – Des demeures cossues, à l'écart, étaient devenues des lieux d'interrogatoires et de tortures. Voir notamment Henri Pouillot, *La Villa Susini*, Paris, Tirésias, 2001.

grand nombre aurait rapidement grippé «*les rouages de la machine [et] beaucoup d'entre eux seraient passés au travers des mailles du filet*». Sans compter que des assassins, en attente d'être jugés, auraient très certainement profité de leur transfert vers des camps pour s'évader. «*De ce fait, nombre de terroristes auraient recouvré la liberté et commis d'autres attentats.*» Aussi les «*exécutions sommaires*» étaient-elles nécessaires pour liquider le FLN. «*Cela allait de soi.*»³⁴

L'exécution des individus jugés *gangrenés* et *contaminants* est présentée comme une mesure prophylactique essentielle et incontournable, dans une guerre sans concession. Les supprimer est ce qu'il y a de mieux à faire, surtout lorsque leur emprisonnement pose problème. Durant l'intervention américaine en Afghanistan et selon certaines estimations, quelques 3 000 combattants talibans qui s'étaient rendus aux forces de l'Alliance du Nord le 21 novembre 2001, contre une promesse de vie sauve, ont ainsi été délibérément étouffés dans des conteneurs scellés transportés par des semi-remorques. Ce crime s'est produit au cours de leur transfert de la ville de Kunduz (où ils avaient été environ 15 000 à se réfugier)

vers la prison de Sheberghan. Pourtant, lors des négociations, il leur avait été promis qu'après avoir été interrogés par des experts américains (la reddition avait été supervisée par le général Dostom), les Afghans seraient libérés et pourraient retourner dans leurs villages, «*tandis que les combattants d'Al-Qaida et les autres étrangers seraient remis aux Nations Unies*» pour être très certainement dirigés vers l'île-prison de Guantanamo (Cuba).

Selon un journaliste de *Libération*, à la vue des conteneurs, les prisonniers comprirent immédiatement qu'ils avaient été bernés. En effet, depuis 1997, de tels caissons d'acier étaient «*traditionnellement*» utilisés, tant par l'Alliance du Nord que par les Talibans, comme «*des machines de mort dans lesquelles on laisse rôtir l'ennemi au soleil*»³⁵. Les prisonniers furent ligotés et entassés jusqu'à 200 dans ces «*boîtes métalliques où ne pénètrent ni air ni lumière, par une température de plus de 30°C*». Pour faire cesser leurs implorations, des soldats afghans déchargèrent leurs armes sur des cais-

34 – Général Aussaresses, *Services spéciaux. Algérie 1955-1957*, Paris, Perrin, 2001, p. 153-155.

35 – «*Conteneurs de la mort en Afghanistan*», *Libération*, 21-août 2002. Voir aussi Sophie Shihab, «*Les Américains ont fait mine d'ignorer les risques pesant sur les détenus*», *Le Monde*, 21-août 2002.

Fredox, *Camion*



sons. Des témoins qui croisèrent la route du sinistre convoi parleront de plusieurs conteneurs qui «*pissaient le sang*». Les captifs y agoniseront cinq jours durant, de suffocation, de faim, de soif et de leurs blessures. «*Lorsqu'on les ouvre enfin, il ne reste plus des occupants qu'un amas d'urine, de sang, de matières fécales, de vomis et de chairs en décomposition*», constate Jamie Doran qui a consacré six mois d'enquête à ce massacre. Selon les témoignages de deux camionneurs recueillis par le reporter, les Talibans qui donnaient encore des signes de vie ont été achevés par centaines puis ensevelis dans une fosse rapidement ouverte au bulldozer. Tout cela, sous l'œil vigilant de soldats américains qui conseillaient aux Afghans d'éloigner les cadavres de la ville «*avant qu'ils ne soient filmés par satellite*».

Constatant que la prison de Sheberghan, prévue pour contenir tout au plus 500 détenus, allait devoir en accueillir jusqu'à quinze fois plus, le journaliste s'interroge : «*Est-ce vraiment par hasard que le plus grand nombre de ceux qui devaient être transférés ici ne sont jamais arrivés ?*» Un manque de place renforcé par l'inquiétude que ne soient un jour relâchés dans la nature de futurs terroristes. Quelque temps avant, le secrétaire à la défense américaine Donald Rumsfeld ne s'était-il pas inquiété que des fins négociées permettent à des combattants de repartir librement : «*Il serait très regrettable, avait-il alors déclaré, que des étrangers en Afghanistan – ceux d'Al-Qaida, les Tchétchènes et les autres qui ont collaboré avec les talibans – soient libérés et puissent se rendre dans un autre pays pour perpétrer le même genre d'actes terroristes*»³⁶.

Cette détermination à se protéger d'éléments considérés comme particulièrement et irrémédiablement nocifs, comme des *ennemis incurables* (donc finalement responsables du traitement qui leur est appliqué), en les mettant définitivement hors-jeu, après les avoir fait parler, est aujourd'hui à l'œuvre dans le maintien au secret (en cages, cagoulés et enchaînés) et en dehors de toute légalité de supposés membres d'Al-Qaida, au Camp X Ray de Guantanamo Bay. Georges W. Bush justifiait l'existence de cet espace de non-droit, ainsi que son refus d'accorder le statut de *prisonnier de guerre*, par la nécessité de protéger l'Amérique de ces *unlawful*, de ces *combattants irréguliers* (ou encore *ennemis combattants*). «*Ce ne sont pas des prisonniers de guerre, ce sont des tueurs, parmi les plus dangereux, les mieux entraînés et les plus cruels de la planète*», avait déclaré le ministre de la défense US. Ces «*dangereux terroristes qui ne doivent pas être relâchés*» (dixit Bush) peuvent donc être détenus «*de façon indéfinie*» sans être inculpés. Et (sans doute) tant mieux si nombre d'entre eux basculent dans la folie, comme l'ont rapporté d'anciens détenus rendus aux autorités judiciaires de leur pays...

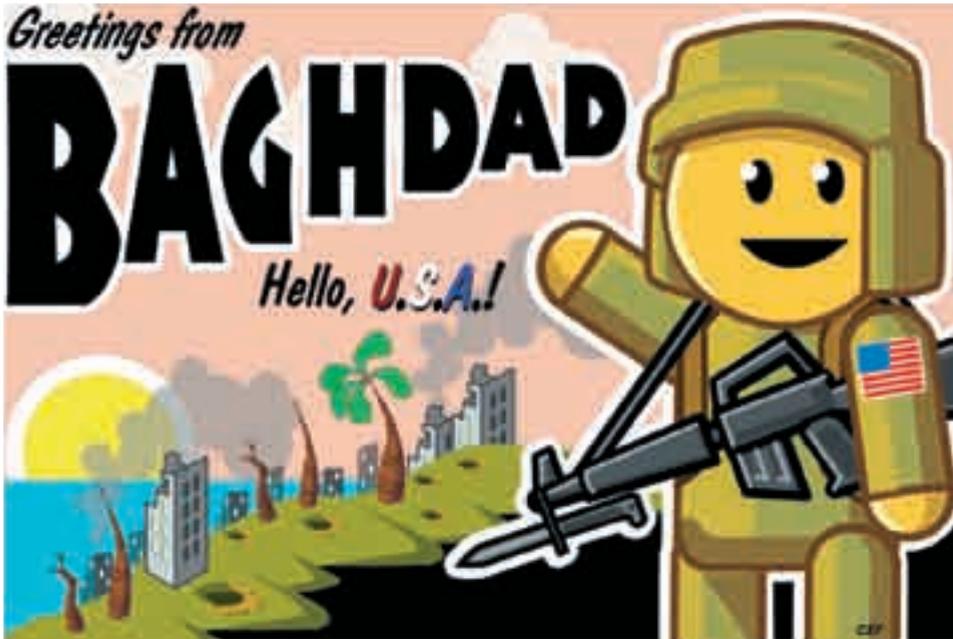
36 – Jamie Doran, «Ces charniers afghans si discrets...», *Le Monde Diplomatique*, n° 582, septembre 2002, p. 1, 16 et 17.

d) Décapiter l'axe du mal

Lors de la première guerre du Golfe, nombreux sont ceux qui souhaitent que l'armée américaine poursuive son action jusqu'à Bagdad et se saisisse de Saddam pour en finir une fois pour toutes. Le Ministre de la défense israélien (Moshe Arens) avait ainsi laissé échapper sa colère contre des Américains qui «*n'avaient pas terminé le travail*» ! Tout changea lors de la seconde offensive contre l'Irak. Le *raïs* était entre-temps devenu la cible à abattre. Celui qui jusque-là était un «*diable utile*» (Éric Laurent), incarnait, dans l'après 11-Septembre, la menace globale. Il était désormais «*une menace pour son peuple, pour la région et pour le monde*» (Bill Clinton). La hiérarchie militaire états-unienne avait pris la décision de l'éliminer physiquement, car il s'agissait à la fois de *libérer* le peuple Irakien d'un incorrigible dictateur³⁷, et de «*défendre le monde contre un grand danger*» (dixit Georges W. Bush, le 19 mars 2003). Pour que ce discours soit crédible, le pouvoir devait être *décapité*, étêté de l'incarnation du mal absolu qu'était ce «*tyran brutal*». Officiellement, il était maintenant «*nécessaire de faire de l'Irak un pays démocratique, un modèle pour tout le Proche-Orient*», comme l'avait déclaré la Maison-Blanche dès les premiers jours d'une invasion dénommée opération *Iraqi Freedom*. En fait, il importait de placer à la tête du nouvel Irak un pouvoir politique favorable aux intérêts US, pour s'arroger le pétrole de cette région. Rappelons qu'une fois dans Bagdad, les GI laisseront pillards et bandits mettre la ville à sac, tandis qu'ils protégeront les institutions gérant le pétrole et les administrations pouvant servir les intérêts américains.

37 – Finalement, la seule justification restant de l'intervention militaire en Irak. La notion fallacieuse de «*guerre préventive*» s'écroulant dès lors que Bush reconnut que l'Irak ne possédait pas d'armes de destruction massive et qu'il est demeuré incapable d'établir un quelconque lien entre Saddam Hussein et l'action terroriste d'Al-Qaïda.





Craig Foster (USA),
Greetings

Ce projet de liquidation d'un chef d'État avait été clairement annoncé par George W. Bush dès son arrivée au pouvoir. Le fils était bien décidé à parachever le boulot entamé une dizaine d'années plus tôt par son père³⁸. Pour cette mission, un commando constitué d'agents de la CIA et de la Delta Force, ces «*maîtres du contre-terrorisme*» (Éric L. Haney), s'était préparé intensivement toute une année. L'objectif donné aux 350 hommes des troupes d'élite participant à la mission «*OPLAN 1003 V*», engagée avant même le lancement des opérations (par parachutage derrière les lignes ennemies), était clair : tuer Saddam au plus vite. «*Notre attente est qu'ils le tuent dans les premiers jours de la guerre*», affirmait sous couvert d'anonymat un officiel du Pentagone. Ainsi la Maison-Blanche espérait-elle mettre rapidement fin à un conflit risquant, s'il venait à s'enliser, de placer le Président dans une situation difficile. Selon des sources militaires britanniques, les *D Boys* de la mystérieuse Force Delta, infiltrés en Irak 48 heures avant le déclenchement officiel des opérations, avaient pour mission d'investir et de fouiller chaque palais présidentiel et autres lieux où pouvaient se cacher Saddam, ses fils, généraux et dignitaires, et de les abattre³⁹.

Lors du déclenchement de l'offensive, des frappes sur des «*cibles d'opportunité*»⁴⁰, visant spécifiquement Saddam Hussein, ses deux fils et ses proches collaborateurs, furent préférées à des bombardements massifs par les forces de la coalition. Les chasseurs-bombardiers étaient à la recherche de telles cibles dites *mouvantes, temporaires* ou encore *critiques*. Les progrès réalisés

38 – Cf. Éric Laurent, *La Guerre des Bush. Les secrets inavouables d'un conflit*, Paris, Plon, 2003. Au sujet des intérêts pétroliers des Bush, voir encore Richard Labévière, *Les Dollars de la terreur. Les États-Unis et les islamistes*, Paris, Grasset, 1999.

39 – Source : AFP, 25 mars 2003. Ses fils, Oudaï et Qoussaï furent finalement abattus à Mossoul le 22 juillet.

40 – Cibles mobiles et ponctuelles, non prévues par le haut commandement (convois de blindés, chars à l'affût, etc.) et dont l'attaque est laissée à l'appréciation des pilotes.

dans la capacité à échanger des informations au niveau interarmées ont permis aux coalisés de réduire considérablement les «*boucles détection-frappe*». La boucle OODA, *Observation, Orientation, Décision, Action*, est ainsi «*passée en dix ans de vingt-quatre heures à environ quinze minutes*»⁴¹. Aussi, dès qu'un bâtiment où pouvait se trouver Saddam Hussein, ou tout autre dignitaire à éliminer⁴², était repéré par des troupes au sol, des bombes à guidage laser y étaient rapidement expédiées.

De nouvelles bombes *intelligentes* de très forte puissance ont ainsi été plus spécialement conçues pour frapper durement des cibles *inattendues*, apparaissant subitement sur le terrain, ou signalées par des unités d'élites chargées de repérer les déplacements et les caches des responsables du régime. Au sol, les forces spéciales dirigeaient sur ces «*cibles dynamiques*» des bombardiers tel le B-2, capable de larguer seize bombes JDAM sur seize objectifs différents avec une précision annoncée de dix mètres. Les JDAM, pour *Joint Direct Attack Munition*, sont guidées par un système GPS (*Global Positioning System*) : le pilote du bombardier tape les coordonnées de la cible dans le récepteur GPS de la bombe, qui atteint sa cible avec une marge d'erreur de 1 mètre en moyenne, quand bien même celle-ci se déplacerait. Rien ne semble pouvoir perturber sa course, ni la poussière, ni la fumée, ni le temps, ce qui n'était pas le cas des bombes *intelligentes* à guidage laser des années 90. («*Que le faisceau soit perturbé [...] et la bombe partait à la dérive.*»⁴³).

Dès lors, comme l'avance Andrew Krepinevich (directeur exécutif du Centre d'étude et d'estimation stratégique et budgétaire de Washington – CSBA), il devient possible de «*conduire des opérations militaires contre des régimes et non contre des populations*»⁴⁴ (ce qui est une totale vue d'un esprit militaire tétant avec avidité la baliverne des *dommages collatéraux*). Les tyrans et leurs affidés, qui se contrefichent que leurs peuples souffrent sous les bombes, doivent pouvoir être directement inquiétés. Eux aussi, et surtout eux, seront à l'avenir menacés par une riposte (américaine). Frapper à la tête reste encore la meilleure solution. En portant un coup fatal au haut commandement ennemi et, si possible, au chef suprême des armées, par une action dite de *décapitation*, le conflit semble pouvoir être brutalement résorbé.

En 1987, l'administration Reagan avait ainsi décidé de stopper le retrait de la bombe à gravitation B53 (qui était à l'époque la plus grosse bombe de l'arsenal nucléaire, avec une puissance de 9 mégatonnes⁴⁵) pour se garder la possibilité d'atteindre des cibles profondément enterrées où pourraient se réfugier les hautes autorités militaires adverses. Initialement conçue comme une bombe anticités (son surnom était *Crowdpleaser* : «*Qui fait plaisir à la foule* !), il lui fut «*réattribué la tâche de détruire les bunkers de commandement soviétiques enfouis en profondeur, ainsi que d'autres cibles hautement durcies*»⁴⁶.

41 – Cf. Compte-rendu du colloque «*Nouvelles technologies et art de la guerre*», «*Les enseignements des conflits récents*», disponible sur le site du CDI (Collège Interarmées de Défense) : www.college.interarmees.defense.gouv.fr/

42 – Un jeu de 52 cartes, représentant les personnalités les plus recherchées mortes ou vivantes («*Iraq's most wanted*»), avait été publié par le Pentagone et distribué aux troupes anglo-américaines. Ce jeu, qui est rapidement devenu un grand succès commercial, est reproduit sur le site du Département de la défense américain : www.defenselink.mil/news/Apr2003/pipc10042003.html

43 – Fred Kaplan, «*Précision meurtrière*», *Courrier International*, n° 647, 27 mars-2 avril 2003. Voir aussi Jacques Isnard, «*Afghanistan, du cavalier au Predator*», *Le Monde*, 18-décembre 2001. C'est un engin de ce type qui avait atteint l'ambassade de Chine à Belgrade en mai 1999, faisant trois morts. Officiellement, de mauvaises coordonnées auraient été fournies par les services de renseignement...

44 – Intervention au colloque «*Nouvelles technologies et art de la guerre*». www.college.interarmees.defense.gouv.fr/

45 – En comparaison, la bombe lâchée sur Hiroshima faisait 13-kilotonnes.

46 – Voir Brice Smith, «*L'arme nucléaire "utilisable" contre-attaque*» (titre original : «*The "Usable" Nuke Strikes Back*»). Traduction disponible sur www.ieer.org/ensec/no-26/no26frnc/usablenuke.htm

Aujourd'hui cette tâche est plus particulièrement réservée à la GBU-28 (*Guided Bomb Unit-28*) ou *Penetrator* BLU-113 (4 mètres de long, 2,5 tonnes), plus connue sous l'appellation de «*perce-bunker*», *Bunker buster*, ou encore anti-bunker. De haute précision (guidage laser), la «*destructrice de bunker*» est donnée comme capable de perforer 7 mètres de béton armé ou 30 mètres de terre avant de détonner. Munition de choix pour toucher les centres de commandements enterrés, elle a été conçue à la hâte en 90-91, juste avant la Guerre du Golfe et a été utilisée, donc testée, pour la première fois la dernière nuit de cette guerre (27-28 février 1991), sur un bunker de commandement militaire au Nord de Bagdad.

Cette arme, pourtant redoutable, est apparue insuffisamment puissante pour venir à bout de ce que les spécialistes rangent sous la dénomination de cibles *durcies* ou «*profondément enfouies*» (installations et blockhaus souterrains). Aussi, une autre arme de pénétration, ou bombe *fouineuse*, aux performances nucléaires a été conçue et est officiellement disponible depuis 1997 : la *mini-nuke* ou B61-11, encore appelée *Robust Nuclear Earth Penetrator* (RNEP). Si son ogive nucléaire à base de plutonium est de «*faible puissance*», son nez effilé et *durci* lui permet de pénétrer dans le sol jusqu'à 6 mètres de profondeur avant d'exploser⁴⁷. Bien plus légère que sa concurrente «classique» la GBU 28 (300 kilos contre 2 tonnes), elle développe une puissance qui lui est près de mille fois supérieure !⁴⁸

Dès 1991, les nucléocrates du Los Alamos Scientific Laboratory affirmaient que l'arsenal militaire nucléaire existant (composé d'armes entraînant un nombre massif de victimes civiles) n'aurait «*aucun effet sur Saddam, et il est improbable qu'il ait un pouvoir dissuasif sur un autre tyran*». Ils prônaient donc le développement d'armes nucléaires de précision afin de disposer d'une «*option crédible pour contrer l'emploi d'armes nucléaires par les pays du Tiers monde*», en s'attaquant principalement à leurs dirigeants. Ils envisageaient donc de se doter d'une *tiny-nuke* (d'une puissance de 1 kilotonne), d'une *mini-nuke* (100 tonnes) et d'une *micro-nuke* (10 tonnes). Ces armes nucléaires légères, dites *sélectives* ou *tactiques*, doivent permettre des actions de rétorsion contre des attaques terroristes particulièrement terrifiantes (chimiques, biologiques, ou telles celles du 11-Septembre).

Si, lors de la seconde guerre du Golfe, Saddam et ses séides ont été désignés comme cibles à abattre prioritairement, c'est aussi que la structure de l'Irak apparaissait, aux stratèges du Pentagone, essentiellement reposer sur un tyran «*omniprésent et quasi-omnipotent*». Son élimination ciblée devait provoquer un *phénomène de décapitation* et faire s'écrouler quasi instantanément le régime⁴⁹.

Ce calcul s'accorde avec la «*théorie de la paralysie stratégique*», développée par John Warden pour aider à planifier une guerre et

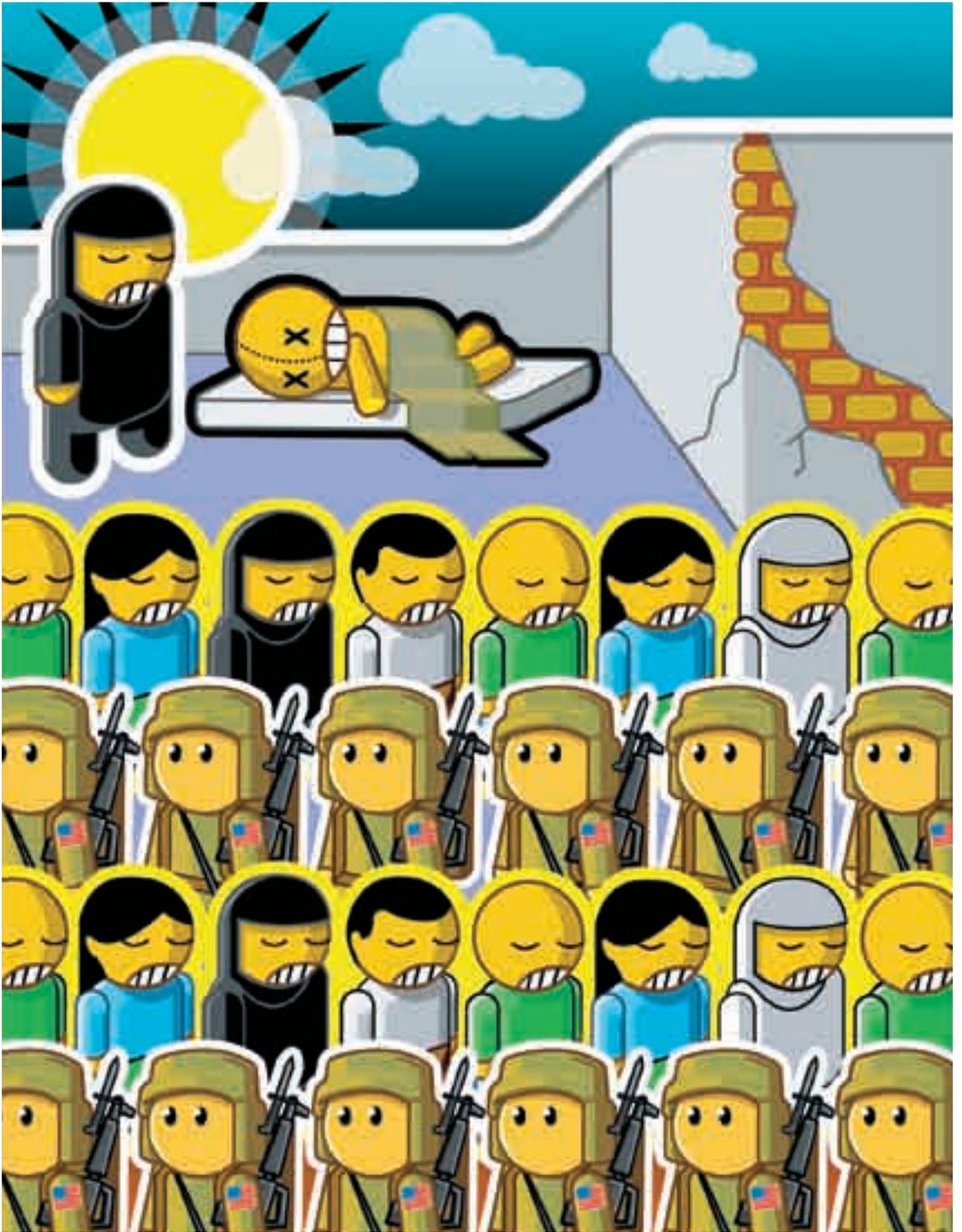
47 – «*Bush a toujours déclaré que l'utilisation d'une telle arme n'entraînerait pas de rejets radioactifs et donc aucun dommage collatéral pour les populations. Étonnant quand on sait qu'il faut enterrer une arme de cette puissance à au moins 195 mètres de profondeur pour éviter un nuage atomique dans l'atmosphère et donc des retombées radioactives !*» (<http://www.cot81.com/anti-guerre/mini-nuke.htm>)

48 – Voir Hervé Kempf, «*"Mininuke", la bombe secrète*», *Le Monde*, 21 novembre 2001, p. 17. Et surtout «*Nouveau programme d'armement US. Le nucléaire tactique : fantasme ou réalité ?*», *Réseau Voltaire*, 21 juin 2004.

49 – Cf. Joseph Henrotin, «*Irak 2003 : principes de la guerre, paralysie stratégique et swarming*», disponible sur www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/



Craig Foster (USA), *Dead in gutter*



Craig Foster (USA), *Aid*



Affiche soviétique, 1942,
Tout pour le front!, A.P.N.

déterminer les «*modes d'action militaires*» les plus appropriés. Ce colonel américain (qui fut, par ailleurs, concepteur de la campagne *Desert Storm*) a conceptualisé une approche systémique des sociétés adverses, qu'il décompose en cinq cercles concentriques, «*un peu à l'image d'une cible*». Au centre, se trouve «*la direction nationale*» (ou *leadership* adverse) qui constitue «*l'élément le plus crucial du système*» (David S. Fadok). En se dirigeant vers l'extérieur, Warden distingue le cercle des fonctions vitales (ou organismes essentiels, tels les centres de commandements et de communication), celui de l'infrastructure, puis de la population, et enfin celui des forces armées déployées sur le terrain. Chaque cercle (ou sphère) possède un centre de gravité (ou un groupe de centres de gravité) qui une fois détruit ou neutralisé affecte «*le fonctionnement efficace du cercle [avec] des conséquences plus*

ou moins graves sur l'ensemble du système». Tout dépend donc des possibilités offertes à l'attaquant et des moyens dont il dispose pour frapper efficacement les «*points de vulnérabilité*»⁵⁰ de l'adversaire (là où une attaque a le plus de chance d'être *décisive*). Tout dépend aussi de l'objectif recherché : éliminer définitivement cet adversaire ou le handicaper temporairement, rabattre le caquet à des dirigeants et les obliger à infléchir leur politique ou les évincer pour les remplacer.

Une hyperpuissance, disposant des moyens d'asséner ses coups quasiment là où bon lui semble, peut ainsi espérer contraindre un ennemi à agir selon sa volonté, ou le rappeler à l'ordre du plus fort. Ainsi, lors de la première guerre du Golfe, l'objectif principal était de donner une sévère correction à Saddam et de bloquer l'hégémonie grandissante de ce pays dans cette région du monde, en cassant le potentiel militaire irakien, puis en obligeant Saddam lui-même à le démanteler, et en détruisant nombre d'infrastructures vitales pour la population. Faute de moyens militaires suffisants, le maître de Bagdad ne présentait plus une menace réelle pour ses voisins (et protégés des USA, principalement Israël⁵¹), et l'ensemble du pays avait été renvoyé à «*l'âge de pierre*». En 2003, l'objectif central de l'attaque menée contre l'Irak avait changé, il s'agissait de capturer (morts ou vifs) tous les dignitaires du régime, à commencer par l'«*as de pique*»⁵², qui cumulait les fonctions de président de la République, de Premier ministre, de secrétaire du parti Baas, de chef des armées et de président du Conseil de Commandement de la Révolution. Il importait de provoquer l'effondrement du régime baasiste, pour paralyser totalement l'ancien système et permettre aux vainqueurs de se poser en libérateurs, puis en reconSTRUCTEURS d'un «*nouvel Irak démocratique*» (selon l'expression consacrée par Bush fils).

Des attaques sur les autres cercles (notamment le bombardement massif des civils, et des équipements urbains) peuvent produire «*une paralysie ponctuelle, mais aussi une insupportable pression psychologique sur la direction nationale*»⁵³ (toutefois peu efficace contre un dictateur qui opprime son peuple...).

Dans le cas de pays très pauvres comme l'Afghanistan où, observait Donald Rumsfeld, «*il n'y a pas de cible de grande valeur [à] viser*» (conférence de presse donnée le 18 septembre 2001 au Pentagone), et dans le cas de guérillas, lorsque les combattants se fondent dans la population, le peuple fait les frais de cette carence en objectifs. «*Plus les "cinq cercles" sont squelettiques, note Gérard Gourmel, plus le "système" est ramassé autour des besoins vitaux de la population, autour du peuple lui-même. En conséquence, plus une nation est pauvre, plus la guerre qui lui sera faite sera sale, plus la nourriture et l'eau seront menacées, plus les bombes se rapprocheront des hommes. L'indice de propreté de ces guerres, c'est le produit intérieur brut du pays bombardé.*»⁵⁴

50 – Points de vulnérabilité qui sont, bien sûr, aussi des points de force de l'adversaire, sinon leur destruction n'aurait pratiquement aucune conséquence sur le fonctionnement du commandement central. De même existent des centres de gravité plus *lucratifs*, dont la mise à mal fera vaciller tout le système. Aussi faut-il *dessiner* le «*diagramme anatomique*» de l'adversaire, afin ensuite de frapper tel ou tel élément du système, selon l'effet recherché (par exemple, la paralysie ponctuelle ou totale de la fonction «*production et distribution d'énergie*»).

51 – Selon un séminaire tenu au Caire à l'automne 2004, 310 scientifiques auraient été assassinés en Irak depuis le début de l'intervention des Coalisés, «*victimes d'une campagne systématique conjointe israélo-états-unienne visant à liquider les intellectuels travaillant dans le domaine de la recherche appliquée, activité perçue comme une menace pour Israël*» (Réseau Voltaire.net, 8 novembre 2004, p. 1).

52 – Dans le jeu de cartes distribué aux soldats anglo-américains, Saddam Hussein occupait la place de l'as de pique. Les autres as étant ses deux fils et son secrétaire particulier, familièrement surnommé *l'Agenda (Abu Qalam)*.

53 – Cf. David S. Fadok, «*Théorie de la paralysie stratégique selon Warden*». Disponible sur www.stratisc.org/pub/Fadok-BoydWarden_4.html

54 – Gérard Gourmel, *op. cit.*, p. 166.

II. Les civils ces « combattants » de l'arrière

« Les civils sont tous peu à peu devenus des combattants potentiels, sans visage, sans voix, sans armes, sans uniformes et sans défense. »

Thérèse Delpech, *La Guerre parfaite*, 1998

La guerre de 14-18 fit prendre conscience que les guerres entre nations seraient désormais totales (impliquant tout un peuple) et industrielles (dépendant de la production massive d'armements). Il apparut alors « impossible de déterminer ce qui était le plus important du travailleur ou du soldat. [...] La guerre devint une gigantesque affaire nationale dans laquelle tous les genres d'activités de la nation étaient enrégimentés. »⁵⁵ Avec le XIX^{ème} siècle était née l'idée de la « nation en armes », rappelle John Horne, qui « fait que les civils, quoique non combattants, ne sont pas innocents par rapport à des conflits qui engagent des identités nationales et des doctrines idéologiques dont chaque citoyen peut-être considéré tout à la fois comme l'objet ou la source. Dans cette perspective, "non combattant" ne veut pas dire hors du combat. »⁵⁶

Les populations constituent désormais un front intérieur à faire céder. Il ne suffit plus seulement de détruire l'armée adverse, mais d'asséner les coups les plus durs aux civils, afin de propager le défaitisme, d'affecter l'effort de guerre, voire de « créer un mouvement d'opinion pacifiste » (p. 46). La distinction entre le front et l'arrière s'estompe : « L'ouvrier qui produisait des armes et des munitions dans les usines de l'arrière [...], le civil qui participait à l'effort collectif de la nation, dans quelque activité que ce fût, [...] apparaissaient comme un combattant, au même titre que le soldat engagé sur le front. »⁵⁷

a) Le « Bombardement stratégique »

Le développement de l'aviation permit de mettre en place, puis d'étendre toujours plus en profondeur, ce que les stratèges militaires conceptualiseront sous le terme de « bombardement stratégique ». Un pilonnage massif de l'arrière, ce « support du front », devrait dérégler, disloquer et casser les « ressorts vitaux » qui alimentent les forces armées ennemies, et font s'éterniser les conflits.

L'*Area Bombing* (en grappe ou en nappe) devint, dès le début de la Seconde Guerre mondiale, pour le Britannique Sir Arthur Harris, le meilleur moyen de détruire des objectifs industriels noyés dans le tissu urbain, et d'écraser des villes pour démoraliser la population, tout particulièrement la classe ouvrière, en jetant à la rue des milliers d'Allemands⁵⁸. Persuadé d'avoir trouvé, dans cette « stratégie de bombardement non discriminatoire », la solution capable

55 – Cité par Patrick Facon, *Le Bombardement stratégique*, Monaco, Éditions du Rocher, 1996, p. 11.

56 – Cf. John Horne, « Les civils et la violence de guerre », in Stéphane Audoin-Rouzeau et alii, *La Violence de guerre, 1914-1945. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles/Paris, Complexe/IHTP-CNRS, 2002, p. 135-150.

57 – *Idem*, p. 12, 37 et 46.

58 – *Idem*, p. 150.

de faire plier l'Allemagne, Harris (rapidement surnommé *Bomber Harris*) poursuivit cette entreprise, baptisée *anti-cités*, de destruction systématique des villes de l'ennemi.

Les Alliés déversèrent ainsi 1,27 millions de tonnes de bombes, la plupart incendiaires, sur 161 villes allemandes de 100 000 à plus de 1 millions d'habitants. Certaines d'entre-elles furent presque totalement rasées, et 850 villages furent rayés de la carte. Le nombre total des victimes civiles est estimé à 600 000, dont 75 000 enfants. La finalité, toujours avancée par les états-majors, était d'acculer à la reddition (ou au soulèvement populaire⁵⁹) en essaimant la désolation et le chaos. En décembre 1943, le *Bomber Command* Harris proposera à Churchill d'étendre ce type d'attaque à 75% de la population allemande, pour faire régner sur ce pays «une dévastation telle, que la capitulation serait inévitable»⁶⁰.

Mais, c'est sur le Japon que le «*bombardement stratégique*» fut le plus méthodiquement et implacablement mené par les Boeing B-29. Les stratèges américains comptaient ainsi réduire la dense population de l'archipel en détruisant la totalité des centres urbains. «*L'idée d'éradiquer par le bombardement de ses villes surpeuplées la menace que le Japon faisait planer sur les intérêts américains dans le Pacifique*» qui était en germe depuis les années 20 (p. 199) se concrétisa en 1943. Différentes études montrèrent alors que cette procédure serait particulièrement efficace et rentable car, d'une part, les constructions japonaises qui utilisaient principalement le bois étaient extrêmement vulnérables à des bombardements incendiaires, et que, d'autre part, le «*tissu industriel et urbain étaient intimement mêlés, et des milliers d'ateliers disséminés dans les villes travaillaient pour le compte de l'économie de guerre*». Au terme de son travail, un expert concluait que «*les raids aériens permettraient d'incendier un grand nombre de petits sous-traitants formés d'entreprises familiales et d'ateliers dispersés dans des villes hautement inflammables et endommageraient également des usines de grandes dimensions*»⁶¹.

Forts de ces constatations, les aviateurs américains s'appliquèrent «à rayer de la carte une par une les grandes métropoles ennemies». En sept raids, 118 000 tonnes de bombes furent notamment larguées sur Tokyo, réduisant en cendres 90 km² de la capitale. En juillet 1945, ce furent les agglomérations de moins de 100 000 âmes qui commencèrent à être prises pour cibles. Pour le fils du président Franklin Roosevelt, les bombardements devaient se poursuivre «jusqu'à ce que nous ayons détruit à peu près la moitié de la population civile japonaise»⁶². Les attaques furent si régulières qu'«en août, le commandant du 20^{ème} Bomber Command reconnaissait que, hormis quatre grandes villes épargnées pour servir éventuellement de cible aux bombes atomiques, il ne restait que peu d'objectifs justiciables de raids conventionnels.»⁶³

59 – En même temps que des bombes, les Allemands recevaient des tracts les invitant à se soulever contre la dictature nazie.

60 – Voir de Georges Marion, «La mémoire des bombardements alliés ressurgit en Allemagne» (*Le Monde*, 16 janvier 2003), à propos de la parution du livre de l'historien allemand Jörg Friedrich, *Der Brand*, 2002. Traduit sous le titre *L'Incendie. L'Allemagne sous les bombes. 1940-1945*, Paris, Éditions Fallois, 2004.

61 – Cf. Patrick Facon, *op. cit.*, p. 207.

62 – Cité par John Berger, *op. cit.*, p. 32.

63 – Cf. Patrick Facon, *op. cit.*, p. 216.



Affiche de propagande allemande, *L'ennemi voit ta lumière ! Cache là !* Bundesarchiv, Koblenz

64 – Rapporté par John Berger, « De Hiroshima aux Twin Towers », *Le Monde Diplomatique*, n° 582, septembre 2002, p. 32.

65 – Cf. Patrick Facon, *op. cit.*, p. 216.

66 – Le 6 août 1945, la bombe larguée par l'*Enola Gay* était à l'uranium 235 et avait été baptisée *Little Boy*. Elle provoqua instantanément la mort de 80 000 personnes, puis de 70 000 des suites de l'explosion.

67 – Le 9 août 1945. La bombe était au plutonium et s'appelait *Fat Man*. Elle fit plus de 100 000 morts.

68 – Howard Zinn, « Quelles guerres populaires ? Sauver le capitalisme à l'intérieur et à l'extérieur », prologue à Noam Chomsky, *De la guerre comme [...]*, *op. cit.*, p. 22.

Ainsi, en 1945, au Japon, des milliers de personnes furent « grillées, bouillies et cuites à mort », selon l'expression du général de division Curtis Lemay, responsable des opérations de bombardement au napalm menées contre les grandes villes (plus d'une soixantaine détruite par le feu)⁶⁴. Des travaux récents estiment que 900 000 civils périrent (soit 1,2 % de la population de 1945) et que 1 300 000 furent blessés. Les civils japonais furent ainsi bien plus durement touchés que les soldats du pays du soleil levant « dont le nombre de blessés et de tués pendant toute la campagne du Pacifique atteignit 780 000 »⁶⁵.

Cette stratégie de l'épouvante culmina avec la décision de lâcher deux bombes H, l'une sur Hiroshima⁶⁶ (présentée comme une « importante base militaire »), l'autre sur Nagasaki⁶⁷, « vitrifiant » instantanément des milliers de civils. Truman et son « Comité des cibles » préférèrent viser ces deux centres urbains plutôt que la baie de Tokyo insuffisamment peuplée. Cette démonstration de force, « spectaculaire et innovante », s'adressait avant tout à Staline.

Truman voulait « lui faire comprendre qu'il ne pourrait pas exploiter à son profit l'effondrement du nazisme ». S'il accepta la capitulation du Reich, le 8 mai 1945, il refusa dans le même temps la reddition d'un Japon exsangue. (En 1946, un rapport américain conclura que « le Japon se serait à coup sûr rendu [...] même sans l'intervention atomique, même si la Russie n'était pas entrée en guerre contre le Japon et, enfin, même si aucune invasion américaine n'avait été organisée, voire seulement imaginée »⁶⁸). Il n'acceptera cette capitulation qu'après avoir démontré que les États-unis disposaient déjà de l'arme absolue et étaient capables de l'utiliser.

b) Populations otages Bombardements et attentats terroristes

Bombarder, assassiner, martyriser, déplacer ou déporter des populations civiles n'est que le prolongement d'une stratégie, mise en place sous l'Occupation par les autorités allemandes qui avaient formulé « une véritable doctrine des otages ». Dès le 12 septembre 1940, le commandant en chef de l'armée de Terre allemande en France faisait publier la note administrative suivante : « Les otages

sont des habitants du pays qui garantissent de leur vie l'attitude impeccable de la population. La responsabilité de leur sort se trouve ainsi placée entre les mains de leurs compatriotes. » Les civils sont «*rendus responsables des actes inamicaux de chacun*». Militants communistes, anarchistes et dirigeants syndicaux, notamment connus ou emprisonnés pour activités subversives, figureront au premier rang des personnes fusillées en représailles d'attentats⁶⁹. Cette politique de terreur sera rapidement étendue à l'ensemble d'une population tenue pour responsable de tout agissement anti-allemand de l'un de ses membres.

Les exécutions en nombre de simples citoyens, les dévastations de villages⁷⁰, les raids punitifs sont faits *pour l'exemple*, pour que cela *serve de leçon*. Ces «*ripostes*» sont une *politique terroriste* qui se donne comme justification d'être *contre-terroriste*, une sorte de retour de bâton à la violence décuplée. Les civils, plus faciles à interpeller ou à cibler, paient pour les actes des saboteurs, des «*rebelles*». La liquidation de ces substituts aux «*combattants de l'ombre*» (ou à cet ennemi qui «*se cache dans l'ombre*», W. Bush, 12 septembre 2001), elle permet aux chefs de guerre, aux décideurs politiques, de montrer qu'ils ne restent pas passifs et rendent coup pour coup.

En 1983, en riposte à l'attentat perpétré contre une caserne de *Marines* à Beyrouth (241 tués), l'aviation américaine a lâché des «*coupeuses de marguerites*» sur des villages libanais. Les États-Unis, déclara en août 1998 Paul Bremer (ancien ambassadeur spécial du président Reagan pour le contre-terrorisme), «*ont répondu [...] en lançant des bombes de la taille d'une Volkswagen sur des villages de montagnes libanais, tuant des villageois qui n'étaient même pas de la même tribu que les gens qui avaient commis l'attentat.*»⁷¹

Le 27 juin 1993, sur ordre de Clinton, plusieurs missiles américains frappèrent Bagdad en pleine nuit, faisant de nombreuses victimes civiles. Le Pentagone réagissait à une tentative d'assassinat commise en avril contre l'ancien président Georges Bush, en voyage au Koweït. Un attentat dans lequel aurait été directement impliqué Saddam Hussein (sans que jamais de véritables preuves n'aient pu en être apportées). Clinton montrait ainsi sa détermination en politique étrangère et gagnait, en vingt-quatre heures, 11 points dans les sondages⁷².

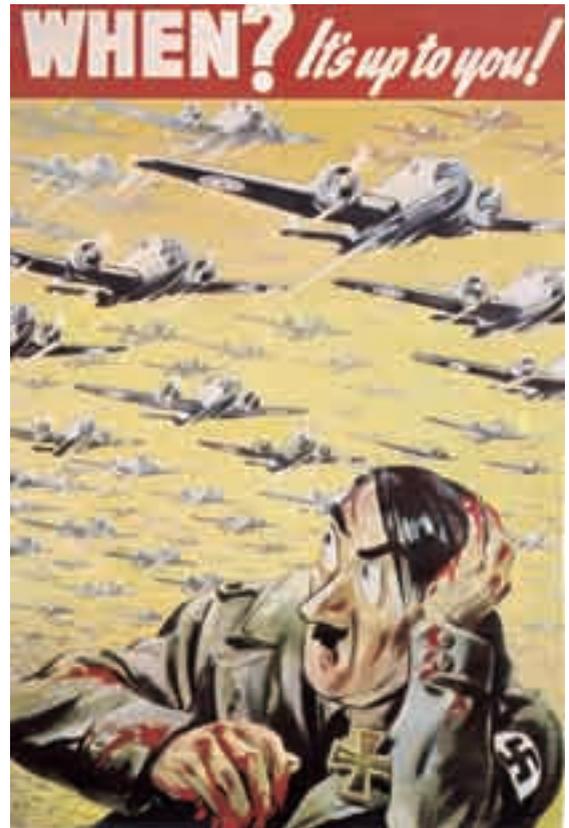
69 – Alain Guérin, *Chronique de la Résistance*, Paris, Omnibus, 2000, p. 506.

70 – Massacres d'Asq, d'Oradour-sur-Glane, ou encore celui «*oublié*» de Maillé. À son sujet, voir André Payon (abé), *Maillé martyr. Récit du massacre du 25 août 1944*, Tours, édition Arrault, 1945.

71 – Cité par Gérard Gourmel, *op. cit.*, p. 153.

72 – «*Expédition punitive*», *Le Monde Diplomatique*, n° 477, décembre 1993, p. 4.

Affiche de propagande anglo-saxonne, *Quand ? C'est votre affaire !*, Musée de la Guerre, Vincennes, Document Mathilde Rieussec





John Richards (USA), Poster

Ceux qui ne disposent pas d'engins pouvant porter la mort où bon leur semble activent sur place des «*cellules dormantes*», dépêchent des «*pirates de l'air*», équipent des kamikazes, pour qu'ils exécutent des attentats particulièrement meurtriers et tragiques. Ces *attaques* s'appliquent à frapper ceux qui, jusque-là, se pensaient protégés par la distance. Outre la recherche de densités, les lieux visés fixent les ressentiments, et sont emblématiques de l'exécéré. Ainsi, si les martyrs palestiniens privilégient les discothèques et les cafés, c'est qu'ils incarnent «*les lieux de la "débauche" occidentale où se retrouve cette jeunesse dorée et insouciante, symbole pour les Palestiniens de l'injustice qui leur est faite, alors qu'eux-mêmes se sentent désespérément privés d'avenir et sacrifiés*»⁷³. Les Twin Sisters du World Trade Center étaient, elles, un symbole de puissance et de richesse qui n'a pu résister à l'impact d'avions transformés en «*missiles d'attaque*» par un commando d'individus résolus.

Le recours à de tels attentats relève d'une froide analyse du déséquilibre existant dans le rapport de force, et de la «*meilleure*» manière de le modifier, voire de le faire basculer en faveur du militairement démuné. Mohamed Moussa Abdhul Marzout, qui fut un temps le n°2 du Hamas, exposait sans détour cette stratégie du pauvre : «*Nous avons repéré les points forts de l'ennemi israélien : son potentiel militaire, ses soutiens américains, le soutien des Nations Unies. Mais nous voyons ses points faibles : sa population, sa proximité géographique. Devons-nous frapper ses points forts ? Évidemment non !*»⁷⁴ Ismaïl Haniya, un des chefs du Hamas, déclarait pour sa part au *Washington Post* que les Palestiniens avaient découvert le point faible des Israéliens pour les faire fuir : «*Les Juifs aiment la vie plus qu'aucun autre peuple, et ils préfèrent ne pas mourir. Ainsi, les bombes humaines palestiniennes sont l'arme idéale pour les user.*»⁷⁵ Cette *arme* est aussi la seule dont disposent les «*pauvres*» pour inquiéter directement ceux qui peuvent répliquer de loin grâce à un équipement lourd et sophistiqué. Le combattant-martyr apparaît comme un terrible *joker* dans le jeu des démunés. Il est l'unique option, pour ceux qui ne peuvent posséder ni chars, ni missiles, ni avions ou hélicoptères, comme l'expliquait en 2001 un dirigeant du Jihad islamique dans la bande de Gaza⁷⁶.

Il en va de même des attentats du 11 mars 2004 à Madrid (191 morts) : porter la guerre et son lot de désolations au cœur de la

73 – Pénélope Larzillière, «*Le "martyr" palestinien, nouvelle figure d'un nationalisme en échec*», in Alain Dieckhoff et Rémy Leveau (sous la direction de), *Israéliens et Palestiniens, la guerre en partage*, Paris, Balland, 2003, p. 113.

74 – Cité par François Géré, *Les Volontaires de la mort. L'arme du suicide*, Paris, Bayard, 2003, p. 109.

75 – Rapporté par Thomas L. Friedman, «*Mensonges suicidaires*», *Le Monde*, 3 avril 2002, p. 17.

76 – Cité par Pénélope Larzillière, *op. cit.*, p. 99.

vie citadine, y susciter l'émotion, tout en donnant raison aux positions (et prémonitions) des anti-guerres. Le carnage recherché dans cette série d'explosions vient rappeler aux populations ce que sont les atrocités de la guerre, faisant la démonstration de l'effroyable de la déflagration : la «*réponse des corps à l'impact*», c'est-à-dire l'effet dévastateur, proprement *incroyable*, insupportable, hallucinant de bombes sur des corps⁷⁷. Il y a ici un évident avertissement («nul n'est à l'abri», «nous sommes capables du pire»), mais également la démonstration (même si elle n'est pas explicitement recherchée par les poseurs de bombes) des ravages qui se cachent sous l'appellation (pudique) de *dommages collatéraux*. Ces incursions meurtrières font sentir les réalités de la guerre à ceux qui, éloignés du théâtre des opérations, se pensaient à l'abri. Churchill disait : «*Faire déguster aux Allemands une dose plus amère des malheurs qu'ils ont répandu sur l'humanité.*»⁷⁸

Dans un enregistrement diffusé le 15 avril 2004, un homme se présentant comme le chef d'Al-Qaida décrira les attentats de Madrid comme «*un retour à l'expéditeur*»!⁷⁹ Un communiqué des Brigades Abou Hafs Al-Masri (11 mars 2004) avait été encore plus explicite : «*Nous ne regrettons pas la mort de ce que vous appelez les innocents. Car, pourquoi vous accordez-vous le droit de tuer nos civils innocents, nos enfants, nos jeunes, nos femmes et nos vieillards en Afghanistan, en Palestine, au Cachemire... et vous voulez nous priver de ce droit ? Dieu nous ordonne : si vous êtes agressés, ripostez avec la même agression.*»

Si aucun message de revendication n'a immédiatement suivi l'acte terroriste qui a bouleversé l'Espagne, c'est que sa signification était parfaitement claire pour ses commanditaires, pour qui cette guerre ne saurait être cantonnée à la seule «région» de l'Irak. Le conflit était ainsi étendu aux territoires des *coalisés*, et concernait l'ensemble de leurs ressortissants, où qu'ils se trouvaient. En meurtrissant les opinions publiques d'un pays engagé, cette *attaque* montrait que tous ses citoyens étaient tenus pour comptables des positions interventionnistes de leurs gouvernants. À eux, s'ils veulent être «épargnés», de réagir et de se mobiliser pour que leurs dirigeants s'orientent vers un désengagement : «*Ôtez alors votre main, libérez*

77 – Dans *Putain de mort*, Michael Herr dit avoir entendu appeler «*réponse à l'impact* [les] *poses que prenaient toujours les corps violemment tordus et projetés dans des cambrures incroyables*», et plus largement dire la stupéfaction, l'effarement devant les dommages causés au corps par la déflagration (Paris, Albin Michel, 1980, p. 29).

78 – Cité par Patrick Facon, *op. cit.*, p. 147.

79 – Pascal Riché, «Ben Laden joue l'Europe contre Bush», *Libération*, 16 avril 2004, p. 8.



Martin Lindquist, *Empty-Full*, Poster (Grande Bretagne)

80 – François-Bernard Huyghe, «Entre ravage et message», *Les Cahiers de Médiologie*, n° 13 («La scène terroriste»), Paris, Gallimard, Premier semestre 2002, p. 47.

81 – Noam Chomsky, *Pouvoir et terreur. Entretiens après le 11 septembre*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003, p. 75.

82 – Cf. Ignacio Ramonet, «Peuples Otages», *Le Monde Diplomatique*, n° 493, avril 1995, p. 1.

nos prisonniers et sortez de chez nous, nous vous épargnerons. Les peuples doivent exercer des pressions sur leurs gouvernements qui se sont alliés avec l'Amérique pour qu'ils quittent rapidement cette alliance, pour s'épargner nos frappes douloureuses», concluait les Brigades Abou Hafs Al-Masri. Le ravage terroriste cherche à provoquer un *choc*, un ébranlement psychologique (prise de conscience et/ou démoralisation), susceptible d'infléchir les options militaires décidées par les démocraties, de «faire céder la volonté politique de l'adversaire»⁸⁰.

c) Embargos, destructions économiquement ciblées et dérèglements climatiques

Les embargos (version contemporaine des blocus maritimes et des états de sièges) sont une «*guerre économique destinée à laminer la vie des gens*»⁸¹. Les «*sanctions économiques*» prises à l'encontre d'un pays sont le plus létal de tous les moyens de destruction massive. Elles sont une manière de faire la guerre en temps de paix en toute «*légalité*», en prenant en otage un peuple.

Nida Foudala, *Embargo*



Les plus démunis, éminemment vulnérables, paient de leurs souffrances les «*fautes*» et les disgrâces de leurs gouvernants. C'est une vengeance criminelle, panachée de racisme, destinée à accabler toute une nation considérée comme pestiférée, en bloquant son développement, voire en la faisant régresser. Ce mode d'action, en étranglant les plus déshérités, nourrit le (vain) espoir de pousser les masses à se révolter contre des gouvernants tenus pour responsables de l'exacerbation de leurs malheurs.

L'ONU, sous la pression des États-Unis, a ainsi soumis durant plus de 10 ans (à compter d'août 1990) l'Irak de Saddam Hussein à un régime de punition économique draconien. Les mesures prises ont affamé, réduit à la misère et décimé des pans entiers de la société irakienne. Officiellement, il s'agissait de faire rendre gorge à un dictateur, en le forçant à démanteler son dispositif militaro-industriel (missiles balistiques, armements chimiques, installations nucléaires militaires). Or, bien que l'Irak ait procédé à ce désarmement, les États-Unis ont refusé que les sanctions économiques, notamment l'embargo sur les ventes de pétrole, soient levées, exigeant entre autres que Bagdad respecte désormais les Droits de l'homme...⁸²

L'opération *Tempête du désert* (19 janvier 1991) avaient déjà renvoyé l'Irak, «pour assez longtemps, à une ère préindustrielle», comme le constata, en mars 1991, une mission de l'ONU⁸³. Ce recul sciemment décidé avait été amplifié par différents raids alliés réalisés pour non-application de l'injonction onusienne au désarmement, en 1993, 1996 et décembre 1998 (opération *Renard du désert*, déclenchée alors que Clinton déstabilisé par les révélations de Monica Lewinski était menacé de destitution). Outre la mise en pièces des structures militaires irakiennes, la Coalition avait entrepris en 1991 la destruction systématique de l'infrastructure économique, industrielle et sociale de l'Irak. Elle avait procédé au bombardement massif de centrales électriques, de stations d'épuration d'eau et de fabriques de produits d'épuration d'eau, d'installations industrielles, d'usines d'alimentation, de troupeaux (le cheptel avait été réduit à 50%)⁸⁴, bombardant même la seule usine de lait en poudre pour enfants de Bagdad...

Les effets différés du Targeting allié (le ciblage des objectifs à détruire) et les «sanctions économiques» ont eu sur la santé des populations un impact considérable et, pour certains observateurs, *génocidaire*. Selon différentes études 1,5 millions de personnes sont décédés en Irak depuis la fin de Première guerre du Golfe. Ce pays qui jusque-là importait 70% de sa consommation alimentaire s'est notamment vu interdire l'achat de denrées alimentaires, de médicaments et du matériel nécessaire pour la remise en état de fonctionnement d'installations essentielles à la survie. Selon Patricia Latour, «l'espérance de vie a chuté de 61 à 46 ans pour les hommes et de 64, 5 ans à 57 ans pour les femmes»⁸⁵.

Les enfants subirent de plein fouet ces pénuries, mourant de maladies habituellement faciles à soigner (notamment de gastro-entérites) et de malnutrition chronique. En 1995, la FAO (*Food and Agriculture Organization*) évalua à 567 000 le nombre d'enfants et de nourrissons irakiens morts suite à la malnutrition et aux carences en soins médicaux. L'Organisation Mondiale pour la Santé (OMS) et l'UNICEF estimeront qu'entre 5 000 et 7 000 enfants irakiens de moins de cinq ans décédaient chaque mois des suites directes des sanctions économiques. Nombre de nourrissons succombèrent dans les mois suivant leur naissance. Pourtant, comme le souligne Maurice Cury, avant la Guerre du Golfe, l'Irak «avait le système de médecine le plus avancé du Proche-Orient. [...] On y pratiquait une chirurgie de pointe [...]. Il possédait 130 hôpitaux aux équipements modernes, la vaccination était assurée à 95%.»⁸⁶



E. Ravelo, *Fabrica*, Italie, www.anti-war.us

83 – Cité par Maurice Cury, «Guerre», *op. cit.*, p. 107. Certains n'avaient-ils pas alors désiré ramener ce pays «à l'âge de pierre»: «Bomb them to the stone age», comme le précisa alors un commentateur télé! (cité p. 115).

84 – Voir Maurice Cury, *op. cit.*, p. 92-95 et le listing des destructions qu'il dresse p. 102-103.

85 – Patricia Latour, «L'embargo, un crime contre l'humanité», in Patricia Latour, Maurice Cury et Yves Vargas, *op. cit.*, p. 35.

86 – Maurice Cury, *op. cit.*, p. 89.

87 – Noam Chomsky,
De la guerre comme [...],
op. cit., p. 105.

88 – «*Nous sommes en train
d'handicaper la prochaine
génération. [...]*
*Le comportement des États-Unis,
de la Grande Bretagne et des
Nations Unies est génocidaire.*»
Propos rapportés par *Le Monde*,
20 janvier, 1999.

Chomsky rappelle qu'en 1996, lors d'une émission télévisée, Madeleine Albright, interrogée sur ce qu'elle pensait de la mort de 500 000 enfants irakiens en cinq ans, répondit que si ce choix était «*très difficile [...], nous pensons que c'est le prix à payer*»...⁸⁷ En septembre 1998, écœuré, Denis Halliday, responsable du programme humanitaire de l'ONU en Irak, démissionna, dénonçant quelques mois après la «*punition collective*» infligée par l'embargo à la population civile, allant jusqu'à accuser l'ONU de *génocide* : «*Il n'y pas d'autres mots pour le dire, il s'agit d'un génocide.*»⁸⁸

Cet écrasement était de toute évidence voulu. Le processus conduisant inexorablement à cette hécatombe avait été froidement analysé et décrit par le renseignement militaire américain dans un rapport daté du 22 janvier 1991. C'est en toute connaissance de cause que des puissants ont décidé de conduire une politique visant à éreinter, ruiner et liquider une nation, à commencer par ses enfants, tués ou handicapés à vie. L'Agence du renseignement de Défense (le DIA – *Defense Intelligence Agency*, dont le siège est au Pentagone) pointait notamment les funestes conséquences à attendre de l'interdiction d'importer du chlore et des membranes de désalinisation. Elle prévoyait ainsi : «*L'Irak souffrira d'une insuffisance croissante d'eau pure [...]. La totalité des capacités irakiennes de traitement connaîtra un lent déclin, plutôt qu'un arrêt brutal. [...]. Le système ne sera pas totalement dégradé avant au moins six mois.*» Le document envisageait ensuite le délabrement attendu de l'état de santé de la population dans les deux, trois mois suivants, déclinant cyniquement, par «*ordre décroissant*», les «*infections les plus probables*» : «*Diarrhées aiguës (particulièrement chez les enfants) ; maladies respiratoires aiguës (influenza) ; typhoïde ; hépatite A (particulièrement chez les enfants) ; rou-*



Day-1, Poster, Web-banner,
Hoimoboti Choudhury,
Kolkata, Inde, www.anti-war.us

geole, diphtérie et coqueluche (particulièrement chez les enfants); méningite, incluant méningite cérébro-spinale (particulièrement chez les enfants); choléra (possible, mais moins probable).» Le 21 février 1991, alors que l'armée des coalisés pilonnait l'Irak (et, parmi les cibles assignées, des installations de production et de distribution d'eau), un document intitulé «Effet du bombardement sur la fréquence des infections à Bagdad» constatait que «les conditions sont favorables à l'apparition de maladies contagieuses, en particulier dans les principales zones urbaines affectées par la coalition»⁸⁹.

89 – Rapporté par Gérard Gourmel, *op. cit.*, p. 159-160.

La politique qui consiste à malmenier une population, dans l'intention de provoquer une montée de colère contre des dirigeants va-t-en-guerre, dont les agissements la plonge dans le marasme, a été utilisée par l'OTAN pour faire plier Slobodan Milosevic. À partir du 23 mars 1999, «au nom de l'ingérence humanitaire», les forces de l'OTAN ont soumis la République Fédérale Yougoslave à 78 jours et nuits de bombardements non-stop (25 000 sorties aériennes), attaquant des cibles militaires mais aussi et surtout s'en prenant à des «cibles fixes et essentiellement civiles (installation de distribution d'eau, de transport, de production d'énergie)»⁹⁰. En détruisant les infrastructures approvisionnant la population en eau, gaz et électricité, en rendant pour longtemps toute circulation difficile, voire impossible (destruction de ponts et de voies de chemin de fer), l'état-major de l'opération «Force alliée» comptait entraîner une réaction de ras-le-bol chez les civils, les incitant à se retourner contre ses dirigeants et leur président. «Si le président Milosevic veut vraiment que la population ait de l'eau et de l'électricité, expliquait Jamie Shea, un porte-parole de l'OTAN, tout ce qu'il a à faire c'est d'accepter les cinq conditions de l'OTAN et nous arrêterons la campagne».

90 – Voir «Kosovo, histoire d'une crise. L'opération "Force alliée"», sur www.monde-diplomatique.fr

Le général de l'armée de l'air Michaël Short avait été on ne peut plus explicite, déclarant au *Washington Post* le 24 mai 1999 : «Si vous vous réveillez le matin et qu'il n'y a plus d'électricité chez vous, plus de gaz, que le pont que vous empruntez pour aller travailler est détruit et risque de demeurer dans le Danube pendant vingt ans, vous commencez à vous demander : "Hé Slobo ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Combien de temps je vais supporter tout ça ?" Alors vous commencez à évoluer : au lieu d'applaudir au machisme serbe face au reste du monde, vous vous demandez à quoi ressemblera votre pays si tout ça continue.»⁹¹

91 – Cité par Gérard Gourmel, «Les armes de destruction des masses», *op. cit.*, p. 150.

Comme rendre la vie difficile aux civils s'avérait insuffisant (leur pouvoir d'infléchir une volonté politique intransigeante s'avérant limité), les décideurs politiques et économiques furent également inquiétés. Le 21 avril 1999, un immeuble de bureaux de Belgrade (une vingtaine d'étages) avait été délibérément bombardé. Il abritait notamment le siège du parti socialiste serbe de Milosevic, des émetteurs de télévision et de radio (celui de TV Kosova dirigée par

la fille de Milosevic, Marija, et celui de la chaîne de divertissement TV Pink, dirigée par son épouse), et des entreprises privées (le siège de la radio-télévision officielle serbe, RTS, sera bombardé les jours suivants). Le *Washington Post* rapportera que quelques jours avant ces attaques, «*les responsables US auraient exprimé l'espoir que les membres de l'élite économique de Serbie commenceront à se retourner contre Milosevic une fois qu'ils auront compris ce qu'ils peuvent perdre en continuant à résister aux demandes de l'OTAN*»⁹². Cette tour symbolisait aussi le régime de Milosevic (le bâtiment appartenait à sa famille). Sa destruction fut un affront qui réjouissait ses opposants, tout en diminuant sa capacité à manipuler l'information et à influencer sur l'opinion publique.

92 – Les deux citations précédentes sont empruntées à William Blum, *op. cit.*, p. 114.

Vers des « guerres » climatiques ?

Dans le futur, «*l'arme ultime*», pour semer la désolation et la pénurie sur des régions entières du globe, pourrait résider dans un «*contrôle du climat*» et de l'environnement à des fins hostiles (*Environmental Warfare*) ! En provoquant des catastrophes climatiques ou environnementales majeures dans les pays devenant économiquement concurrentiels, l'hégémonie américaine pourrait être maintenue. Une manipulation des phénomènes «*naturels*» serait en effet envisageable, et même, pour certains «*experts*» et observateurs indépendants, déjà ponctuellement réalisée... Une «*guerre météorologique*», discrètement conduite par les USA, aurait commencé et des dérèglements climatiques délibérément déclenchés : tempêtes d'une rare violence, pluies diluviennes, typhons, ou périodes de sécheresses jusque-là inconnues, etc. Si tout cela reste du domaine de la supputation fantasmagorique⁹³, de la rumeur loufoque ou d'«*extrapolations alarmistes*», il se pourrait bien que demain l'orchestration du climat devienne «*incroyable mais vrai*».

93 – Ainsi, les deux tempêtes qui ont ravagé une partie de la France les 25 et 27 décembre 1999 pourraient avoir été provoquées par une arme climatique, «*utilisée afin de sanctionner [son] attitude récalcitrante sur la mondialisation, les OGM, et le traité de l'AMI*» ! Voir «*HAARP, l'Arme Ultime !*», sur <http://conspiracy.ca>, p. 17.

94 – Voir le rapport rédigé par Luc Mampaey pour le GRIP (Groupe de Recherche et d'information sur la Paix et la Sécurité), «*Le programme HAARP, science ou désastre ?*», p. 27-28. Téléchargeable sur le site du GRIP : <http://www.grip.org/> Voir aussi Michel Filterman, «*Catastrophes naturelles ou Guerre climatique ?*», <http://membres.lycos.fr/filterman/climat.htm>

95 – Voir «*HAARP, l'Arme Ultime !*», *op. cit.* Et l'ouvrage de Marc Filterman, *Les Armes de l'ombre. Des tempêtes pas naturelles...*, Éditions Carnot, 2004.

De telles «*altérations intentionnelles des conditions météorologiques*» (*weather control*) ont déjà été réalisées à moindre échelle. Ainsi, en 1966 au Vietnam, dans le cadre du «*project POPEYE*», l'US Air Force a dispersé d'importantes quantités d'iodure d'argent pour «*prolonger la saison des moussons de façon à inonder et embourber la piste Ho Chi Minh et ainsi à ralentir les mouvements de l'ennemi*». L'accroissement des précipitations qui résulta de cet ensemencement des nuages (technique du «*Cloud Seeding*») «*fut jugé satisfaisant [...] et l'opération poursuivie de 1967 à 1972*»⁹⁴.

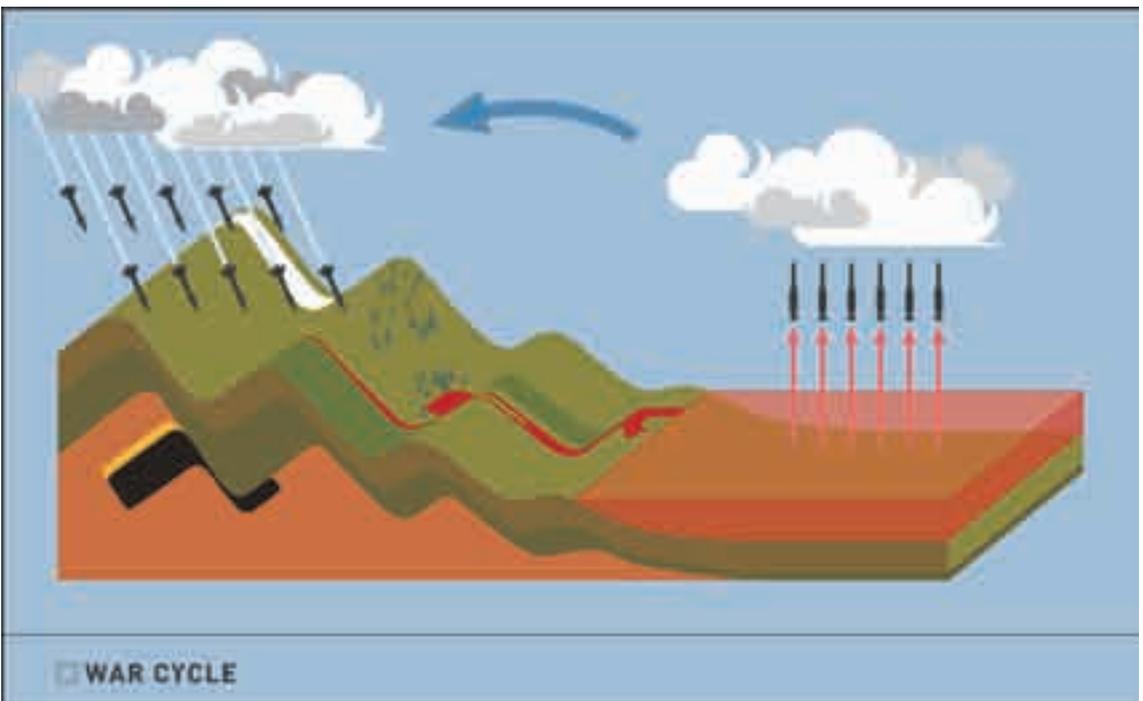
Aujourd'hui, des soupçons pèsent sur l'armée américaine, accusée de se livrer à des expériences, aux applications militaires potentiellement offensives, sur la haute atmosphère, sous-couvert du projet militaro-scientifique HAARP (pour *Hight Frequency Active Auroral Research Program* : Recherches dans le domaine des hautes fréquences appliquées aux aurores boréales)⁹⁵. La station de recherche sur les propriétés de l'ionosphère, créée en 1993

à Gakona (Alaska) par l'US Air Force et l'US Navy, comporte un réseau de 180 antennes «très spéciales», capables notamment «de générer une onde stationnaire géante autour de la planète. Avec ses 1,7 gigawatts, HAARP est actuellement l'émetteur le plus puissant de la planète.» Une puissance qui pourrait atteindre prochainement les 3,6 gigawatts. «En utilisant des hautes fréquences combinées avec les propriétés réfléchissantes de l'ionosphère, HAARP serait capable de réchauffer localement l'atmosphère à la manière d'un four à micro-ondes. En augmentant le contraste thermique entre les masses d'air à proximité d'une tempête, il est possible de transformer celle-ci en ouragan ou en mini-cyclone. HAARP serait également capable d'orienter et de manipuler un jet stream, en le faisant onduler et descendre vers les basses couches de l'atmosphère.»⁹⁶

Des séismes, des raz de marées, des éruptions volcaniques, pourraient également être générés artificiellement en utilisant de profondes antennes souterraines, telle celle de la base américaine de Pine Gap, au cœur du désert australien... Si de telles «manipulations hostiles de l'environnement» paraissent invraisemblables, il n'en demeure pas moins qu'elles intéressent bigrement des spécialistes de la recherche militaire. «Force est cependant de constater que des scénarios futurs de manipulations agressives de l'environnement sont décrits dans de nombreuses publications militaires.»⁹⁷

96 – Cf. «Tempêtes de décembre 1999 : ouragans, ou arme climatique», <http://perso.wanadoo.fr/metasystems/ArmesClimatiques.htm>

97 – Luc Mampaey, *op. cit.*, p. 28.



Cignoni, *War cycle*



Ainsi, avec la Seconde Guerre mondiale, et surtout le développement des guerres *modernes* ou *nouvelles* (guerres de pacification, guerres contre-révolutionnaires ou anti-subversives, guerres totales, guerres « *sans nom* » ou de basse intensité – *low intensity wars*), les civils sont devenus des cibles à part entière. Eux aussi sont désormais des *objectifs mous* pour les dispensateurs de mort qui les considèrent comme forcément complices (complices par adhésion, par omerta, ou encore par neutralité).

Les exécutions d'otages et les représailles *aveugles*, les déplacements massifs de populations, les bombardements intensifs d'agglomérations et les destructions d'infrastructures vitales, les embargos, blocus et sanctions économiques, ont pour ambition d'effriter le moral de *l'arrière*, de semer le chaos (désorganisation du tissu économique et social), voire de faire s'effondrer tout un pays pour le pousser à capituler, se retirer, ou collaborer avec un envahisseur (qui d'occupant peut alors se métamorphoser en bon samaritain, reconstruteur et civilisateur).

Or, les violences exercées contre les populations civiles ont bien souvent des effets diamétralement opposés à ceux escomptés. Une fois la stupeur passée, ces actions terroristes raidissent les masses, les confirmant dans l'impérieuse nécessité de lutter avec d'autant plus d'acharnement qu'il faut repousser un ennemi faisant



Dessins de Rémi, 1999

la démonstration de son inhumanité. En Allemagne, les raids de terreur, constate Patrick Facon, «*suscitèrent une haine profonde à l'encontre des alliés et, la propagande de Goebbels aidant, soudèrent la population et ses dirigeants. Le parti nazi profita des bombardements pour montrer aux Allemands que leur survie dépendait en grande partie de lui.*»⁹⁸

Les embargos et les destructions du tissu socio-économique laissent des populations exsangues, accaparées par la nécessité de survivre au quotidien et bien incapables de s'organiser pour destituer un tyran. Au contraire, tandis qu'elles s'affaiblissent, les puissants continuent eux de se renforcer et de conforter leur pouvoir (Saddam s'est, entre autres, fait édifier de vastes palais en détournant à son profit le programme «*Pétrole contre nourriture*»)⁹⁹. Par ailleurs, humilié par un Occident impérialiste, le peuple tend à se resserrer autour de celui qui apparaît comme le seul capable de lui tenir tête.

Les bombardements peuvent même, comme en ex-Yougoslavie, permettre aux forces armées d'accélérer les exactions commises à l'intérieur de leur territoire à l'encontre de populations abhorrées, en renforçant les convictions idéologiques et en faisant basculer les incertains. Il est temps alors d'en finir au plus vite. Noam Chomsky rappelle que les frappes entreprises en 1999 par les forces de l'OTAN et des États-Unis sur des cibles yougoslaves (Kosovo,

98 – Patrick Facon, *op. cit.*, p. 192.

99 – Plus efficace serait de s'attaquer aux comptes bancaires des dirigeants et de l'élite du pays visé. Mais, les banques, craignant la perte de clients potentiels, n'apprécient guère ces *smart sanctions*. Voir Joris Cammelbeeck, «Les sanctions économiques : une arme redoutable et inutile», *Le Courrier International*, n° 489, 16-22 mars 2000, p. 46-47.

Serbie, Vojvodine et Monténégro), pour faire cesser l'épuration ethnique, ne firent qu'intensifier et étendre la violence des milices serbes à l'égard des civils albanais du Kosovo. Leurs conséquences furent *terribles* pour les civils (ce qui était d'ailleurs prévisible). Cette campagne eut pour effet immédiat d'unir les Serbes derrière Milosevic, fournissant aux paramilitaires, comme l'analysera le *Boston Globe*, «*non seulement les motivations mais aussi l'opportunité de mener des opérations à la fois plus vastes et plus brutales qu'ils ne l'avaient envisagé d'abord*»¹⁰⁰.

Par ailleurs, comme le formulèrent ceux qui s'élevaient en 1940 contre «*la guerre des villes*» menée par l'état-major allié, l'écrasement des infrastructures urbaines et économiques dégrade la situation d'après-guerre en laissant un pays dévasté, à reconstruire en totalité. Aujourd'hui, ce laminage économique n'est pas pour déplaire à tout le monde. Les vastes reconstructions à venir sont désormais perçues comme une aubaine par de puissants investisseurs qui, avant même les frappes aériennes, se positionnent sur les marchés à venir. À tel point que l'on peut se demander si certains équipements, classés *High value targets* ou *Strategic targets*, par les experts militaires, ne sont pas délibérément (comme en Yougoslavie et en Irak) pris pour cibles et détruits afin de créer des marchés juteux pour les multinationales des pays agresseurs (les USA et leurs fidèles alliés). Si, lors de la guerre dite *humanitaire* menée dans les Balkans, les aéroports, les routes, les voies ferrées, les ponts pouvaient constituer des «*cibles légitimes*», nombre d'autres infrastructures délibérément atteintes ne pouvaient être considérées comme telles : «*Installations portuaires, dépôts de chemin de fer, réseaux téléphoniques ; industrie pétrochimique, détruite à grande échelle (Yougopetrol – 50 000 salariés) ; complexes chimiques, pharmaceutiques et agro-alimentaires ; industrie sidérurgique, manufacturière (les cigarettes Din) et automobile (Zastava – 36 000 salariés) ; chaufferies collectives ; zones résidentielles ; émetteurs de radio-télévision... et distribution d'eau, circuits de ravitaillement, au moins 328 écoles et 33 hôpitaux ou centres de soins.*»¹⁰¹

Pour Neil Clark, écrivain spécialisé sur les Balkans, la chose est évidente : il s'agissait aussi de profiter de cette intervention pour installer une économie de marché et procéder à la privatisation de toutes les entreprises publiques dans une Yougoslavie «*dernier pays d'Europe à ne pas être colonisé par les capitaux étrangers*» (75 % des entreprises pétrolières, minières, automobiles et de tabac étaient la propriété de l'État ou de ses employés). «*Durant la guerre, observe-t-il, les attaques de la Coalition visèrent spécifiquement les industries publiques.*» Si, seulement 14 chars furent anéantis, 372 entreprises publiques furent touchées par les frappes aériennes, mais aucune usine privée ne le fut... Après la chute de Milosevic, les entreprises étrangères furent, notamment, autorisées «*à posséder jusqu'à 70 % du capital des entreprises*»...¹⁰²

100 – Cité par Noam Chomsky, «*La "boussole morale de nos leaders"*. La crise des Balkans éclairée par d'autres conflits antérieurs. Colombie, Turquie, Laos», in Noam Chomsky, *De la guerre...*, op. cit., p. 92. Voir aussi, Ignacio Ramonet, *Guerres du XXI^{ème} siècle*, Paris, Galilée, 2002, «*La guerre du Kosovo et le nouvel ordre mondial*», p. 119-146.

101 – Liste établie par le Tribunal international pour les crimes de guerre des États-Unis et de l'OTAN en Yougoslavie, 10 juin 2000.

102 – Neil Clark, «*Les Pillages d'une autre guerre*», *The Guardian*, 21 septembre 2004. Traduction Réseau Voltaire, 23 septembre 2004, p. 12-18.

III. De l'option zéro survivant à l'option « zéro mort »

« Toutes les populations qui n'acceptent pas
nos conditions doivent être rasées.
Tout doit être pris, saccagé, sans distinction d'âge, ni de sexe :
l'herbe ne doit plus pousser où l'armée française a mis le pied.
Qui veut la fin veut les moyens, quoiqu'en disent nos philanthropes.
Tous les bons militaires que j'ai l'honneur de commander
sont prévenus par moi-même que s'il leur arrive de m'amener
un Arabe vivant, ils recevront une volée de coups de plat de sabre.
[...] Voilà, mon brave ami, comment il faut faire la guerre aux Arabes :
tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de quinze ans,
prendre toutes les femmes et les enfants,
en charger les bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs.
En un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas
à nos pieds comme des chiens. »

Lieutenant-colonel de Montagnac, Philippeville, 15 mars 1843

L'élimination *jusqu'au dernier*, sans faire de quartier, ordonne la curée, la traque impitoyable, fait résonner l'hallali « *jusque dans les chiottes* » ! (comme l'annonça Vladimir Poutine lors de son intronisation par Boris Eltsine qui présentait son successeur comme « *la solution finale au problème tchétchène* »¹⁰³). La tuerie est totale, lorsqu'il s'agit d'anéantir un ennemi exécré, ou de se débarrasser d'indigènes insuffisamment coopératifs (cas, par exemple, du génocide des Hereros au début du XX^{ème} siècle¹⁰⁴), de se venger à satiété, ou encore parce qu'*Aucun témoin ne doit survivre*, afin qu'un crime perpétré à huis clos puisse rester méconnu. Tous ceux qui se trouvent sur les lieux de l'affrontement, occupent les territoires convoités, ou croisent la progression des unités combattantes, sont alors systématiquement abattus.

Pour éradiquer l'implantation des Vietnamiens communistes dans les campagnes, l'état-major US a conçu le concept de *Free Killing Zone*, soit de libre tuerie. Des provinces furent déclarées « *zone de feu à volonté* ». Tout civil y était automatiquement considéré comme Viêt-cong ou sympathisant Viêt-cong et traité comme tel. L'artillerie était autorisée à déclencher des tirs sur « *des cibles choisies au hasard* », tandis qu'au sol des escouades surnommées *Zippo* (du nom du célèbre briquet) étaient chargées de détruire par le feu les hameaux à *nettoyer*. C'est dans une de ces zones qu'en mars 1968, la compagnie Charlie massacra les *gook* (un équivalent de *nya-koué*) du village de My Lay¹⁰⁵. Après votre passage, avait précisé le capitaine, il ne devra « *rien rester qui marche, qui pousse ou qui rampe* »¹⁰⁶. Tous ceux qui n'avaient pu fuir, femmes, enfants, vieillards, buffles et volailles furent déchiquetés par la mitraille. Cette action de contre-guérilla fut conduite sous

103 – La phrase exacte qui fut enregistrée, filmée et diffusée, par les télévisions est : « *On [les Tchétchènes] les exterminera tous et au besoin, s'il en reste un, on le butera jusque dans les chiottes* ». Rapporté par André Glucksmann, « *Qui est terroriste ?* », in *Tchétchénie. La guerre jusqu'au dernier ?*, Paris, Mille et une Nuits, 2003, p. 15.

104 – Analysé par des historiens comme le premier des génocides : quelques 60 000 Hereros, soit plus des 2/3 de cette tribu, furent exterminés par les hommes du général allemand Lothard von Trotha, pour faire de cette partie de l'Afrique (l'actuelle Namibie) une colonie de peuplement blanche. Voir Joël Kotek, « *Afrique : le génocide oublié des Hereros* », *L'Histoire*, n° 261, janvier 2002, p. 88-92.

105 – Pour désigner les Vietnamiens, les G.I. utilisaient encore les termes *dink* (rappelant *dinky*, modèle réduit) et *slope* (*fente*, allusion aux yeux bridés).

106 – Seymour M. Hersh, *Le Massacre de Song My. La guerre du Viêt-nam et la conscience américaine*, Paris, Gallimard, 1970, p. 15-16 et p. 57.



Beb-deum,
Marchand d'armes

la direction du coordinateur local de l'opération Phénix, un programme lancé en 1967 par la CIA et conçu à partir de la traduction du livre du colonel français Roger Trinquier : *La Guerre moderne* (1961). Ce «vrai manuel de guerre contre-insurrectionnelle»¹⁰⁷, qui se présente comme une sorte de règlement pratique pour combattre efficacement la subversion, s'inspire de l'expérience que Trinquier a acquise durant la guerre d'Indochine, et codifie les méthodes appliquées à la *pacification* de la Casbah, puis de l'Algérie. Selon un colonel de l'armée américaine, «en partie responsable de ce programme monstrueux [...], qui a coûté la vie à au moins 20 000 civils innocents» (d'autres sources avancent 60 000), Phénix est «en fait une copie de la bataille d'Alger appliquée à tout le Viêt-Nam du Sud» : découpages en zones, fichages des populations, maintiens en détention et au secret sans procès, kidnappings, pratiques terroristes de la disparition, tortures, assassinats et exécutions sommaires. «Les équipes de Phénix étaient surnommées hunter-killer (les "chasseurs-tueurs") par les promoteurs du programme» : les chasseurs localisaient l'ennemi, puis épaulés d'une équipe de tueurs (une vingtaine de Vietnamiens, déserteurs ou criminels reconnus, dirigés par des bérets verts), partaient «extraire l'ennemi»¹⁰⁸.

107 – On doit également au colonel Trinquier différents autres ouvrages, notamment *Guerre, Subversion, Révolution* (Paris, Laffont, 1968) dont la traduction (avec celle de *La Guerre moderne*) a imprégné les cadres des dictatures latino-américaines des années 70, plus récemment, *La Guerre* (Paris, Albin Michel, 1980) qui propose dans ses chapitres de conclusion de «Porter la guerre chez l'adversaire»...

108 – Voir «L' "opération Phénix", une copie de la bataille d'Alger», Marie-Monique Robin, *op. cit.*, p. 253-256.

a) Exterminations raciales

Les guerres d'occupation coloniale et de pacification révèlent alors leur vrai visage, celui de l'extermination raciale. Tout un peuple devient l'ennemi à combattre et à abattre, avec d'autant plus d'âpreté et de conviction qu'il est perçu comme un incorrigible «*ennemi ethnique*». Des secteurs entiers, gangrenés par la subversion, deviennent des territoires de chasse, où tous ceux qui présentent une apparence inamicale, et une ressemblance avec le faciès abhorré, peuvent et doivent être abattus. Dans ce type de guerre *en surface*, étendue à toute une contrée, le paysan est censé se transformer en guérillero, et le rebelle reprendre son activité rurale, une fois ses crimes commis. La solution radicale prônée pour résoudre le *problème* reste le nettoyage des contrées inhospitalières, l'arrachage des éléments *douteux*, l'éradication de tout germe d'insoumission.

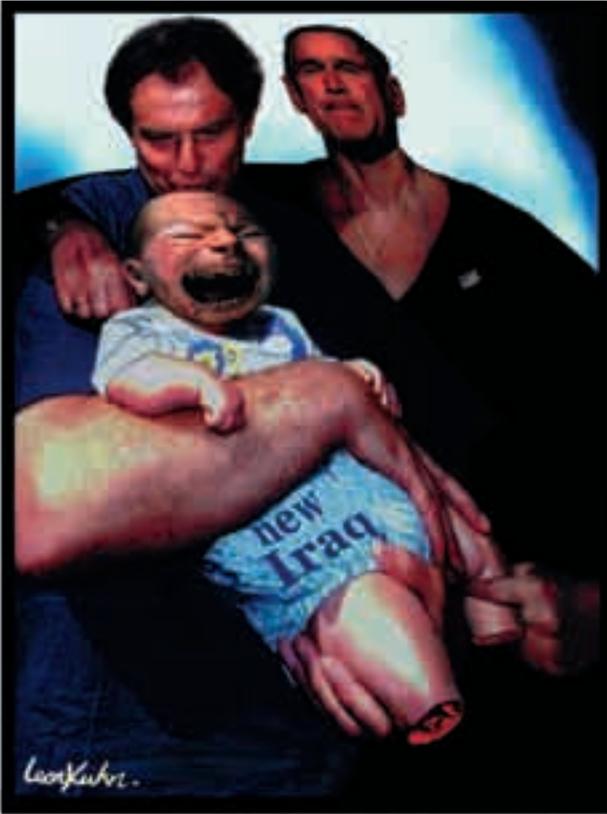
Les guerres coloniales ne tolèrent aucune désobéissance, *a fortiori* aucune forme de résistance ou tressaillement nationaliste. «*Tout ce qui ne rampe pas à nos pieds comme des chiens*» doit être anéanti, spécifiait le lieutenant-colonel de Montagnac en pleine conquête de l'Algérie¹⁰⁹. Les campagnes impérialistes, entreprises pour le profit, au nom de la civilisation, sont par essence ethnocidaires; qu'elles liquident les autochtones, exploitent leur force de travail, ou cherchent à les intégrer. Elles tournent rapidement à l'extermination raciale (cas des Hereros), ou procèdent à des «*massacres génocidaires*»¹¹⁰, dès lors que les *indigènes* se montrent rétifs aux *bienfaits* de la domination «*blanche*», dès lors que les *natifs* se rebiffent ou pire se révoltent, osant demander leur élargissement. La répression est alors impitoyable. Le pouvoir colonial cherche à taper vite et fort avant que la sédition ne s'étende. Revendications sécessionnistes, velléités indépendantistes et flambées insurrectionnelles sont noyées dans des «*bains de sang*» pour éviter l'embranchement tant redouté. Les massacres sont alors mis à profit pour effacer à jamais une présence importune¹¹¹.

Ainsi en 1945, au lendemain de la victoire des Alliés sur le fascisme, des Musulmans eurent l'audace de croire que l'Indépendance de l'Algérie était en marche et commencèrent à la revendiquer. Début mai, à l'occasion de la célébration de l'armistice, nombre d'entre eux manifestèrent, aux cris d'*Istiqlal!* (Indépendance), leur intense et légitime désir de voir appliquée la Charte de l'Atlantique. Les *troubles* furent instantanément suivis d'une répression massive, aveugle et féroce, associant toutes les forces de l'ordre colonial. Il fallait mater les espérances de ces *bicots*. Ces actions répressives, véritables «*chasses à l'Arabe*», impliquèrent la police, l'armée (notamment la Légion étrangère), et des milices composées de colons européens. Elles durèrent près de deux mois et s'étendirent à tout le Constantinois : bombardements de *douars* et

109 – Lucien-François De Montagnac, *Lettres d'un soldat. Algérie 1837-1845*, Christian Destreumeau, 1998, p. 153. Réédition de *Lettres d'un soldat. Neuf années de campagne en Afrique. Correspondance inédite du colonel de Montagnac publiée par son neveu*, Paris, Éditions Plon Nourrit et Cie, 1885.

110 – Sur la notion de «*massacres génocidaires*», voir Yves Ternon, *L'État criminel. Les génocides au XX^{ème} siècle*, Paris, Le Seuil, 1998.

111 – Voir Yves Benot, *Massacres coloniaux. 1944-1950 : la IV^{ème} République et la mise au pas des colonies françaises*, [1994], Paris, La Découverte & Syros, 2001.



THE PROUD PARENTS

112 – Voir le travail de Boucif Mekhaled, *Chroniques d'un massacre. 8 mai 1945. Sétif, Guelam, Kherrata*, Paris, Syros, 1995.

113 – Marie-Monique Robin, *op. cit.*, p. 71.

114 – Au terme d'une enquête réalisée en 1960, Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad estimaient à 2 157 000 le nombre d'Algériens alors regroupés et à au moins trois millions la population rurale déplacée, en prenant en compte l'exode vers les villes. Voir leur ouvrage, *Le Déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, Éditions de Minuit, 1964, p. 11.

115 – En 1959, Michel Rocard, alors inspecteur des finances, remettra au délégué général en Algérie un rapport sur cet enfermement. Il a été récemment édité sous le titre, *Rapport sur les camps de regroupement et autres textes sur la guerre d'Algérie*, Éditions Mille et une Nuits, 2003.

de groupes par l'aviation et l'artillerie lourde, exécutions sommaires, tueries avec leurs lots d'atrocités (Arabes arrosés d'essence et incendiés, précipités dans des ravins, enfants fracassés contre des rochers, etc.). Jacques Jurquet (militant communiste engagé dans les luttes anti-racistes) parlera de «*génocide colonialiste*»¹¹².

Vider les territoires convoités des éléments insuffisamment ou pas coopératifs reste, pour les partisans de la manière forte, le meilleur moyen de régler définitivement la *question*, ou de *sécuriser*, comme disent aujourd'hui les états-majors, une zone rebelle.

Pour que l'Algérie reste française, furent délimitées, en mars 1956, des «*zones interdites*», que les populations devaient «*évacuer impérativement, sous peine de mort, l'ordre étant donné de tirer sans sommation sur quiconque s'y déplaçant*»¹¹³. Des régions entières ont ainsi été totalement dépeuplées, purgées de leurs habitants. Plus d'un million de villageois (dont une majorité d'enfants)¹¹⁴, de paysans sédentaires et d'éleveurs nomades furent déplacés et regroupés (*recasés, resserrés*, selon la

terminologie alors en vigueur) dans des camps, ou villages, souvent ceinturés d'un réseau de barbelés. Ces Algériens furent *parqués* dans des conditions de sous-alimentation et de santé dramatiques et *inconcevables*. Dans son rapport d'enquête menée en 1959, Michel Rocard (alors inspecteur des finances) décela une intention de *génocide délibéré*, chez ceux pour qui «*la seule solution est la répression à tout prix*»¹¹⁵. La surveillance et le filtrage des populations rurales devaient permettre de les soustraire à la pernicieuse influence du FLN, tout en les plaçant dans l'impossibilité d'aider les *HLL* (hors-la-loi) de l'ALN (Armée de Libération Nationale), de les cacher, les ravitailler, les soigner ou les informer. Transformés en «*zones mortes*», les secteurs asséchés de leurs populations étaient bouclés et ratissés par des «*commandos de chasse*» qui y conduisaient une politique de terre brûlée.

Lorsque la guerre se transforme en guérilla, lorsque le harcèlement est le fait d'une résistance fluide qui se mêle à la masse anonyme des civils, alors les armées régulières étendent leurs frappes à l'ensemble des populations *déloyales*, accusées d'abriter

les *saboteurs*, ou de ne pas les dénoncer. Le 12 novembre 2003, le Pentagone a ainsi lancé l'opération *Marteau de fer*¹¹⁶, une offensive contre-insurrectionnelle conçue pour broyer la résistance irakienne : destruction systématique des «*refuges des insurgés*» et des maisons des Irakiens supposés responsables d'attentats, bouclage des villages suspects à l'aide de barbelés, arrestation de familles de résistants pour servir de monnaie d'échange, enfermement ou élimination de tous les suspects.

En avril 2004, les Irakiens furent prévenus par un communiqué qu'ils «*pourraient être considérés comme des ennemis et tués*» s'ils empruntaient certaines portions d'autoroutes interdites à la circulation, les embuscades contre les convois de ravitaillement y devenant quotidiennes¹¹⁷. À l'arrière des *Humvees* (véhicules blindés) circulant dans Bagdad est apposée cette mise en garde : «*Avertissement, danger de mort : éloignez-vous de 100 mètres sinon vous risquez la mort !*» Aussi, dans leurs déplacements, les Bagdadis évitent-ils de croiser les convois américains, pour ne pas finir sous leurs balles, ou les chenilles de leurs chars, comme cette famille écrasée dans sa voiture, «*pourtant bien garée*»¹¹⁸.

S'ils ne veulent pas être pris pour cible, ou pulvérisés sous des frappes d'anéantissement, les civils n'ont qu'à fuir les zones de combats, ces zones de feu à volonté. Comme le spécifiait le département d'État US, lors de la campagne aérienne menée contre les Talibans afghans : «*Pour demeurer saufs, les civils doivent se tenir à l'écart*» de tout objectif militaire, casernes, camps d'entraînements, aérodromes, radars et, par extension, tous les lieux susceptibles d'abriter des *terroristes*¹¹⁹. En 2001 sont ainsi réapparues en Afghanistan «*des "zones interdites", rebaptisées Kill Boxes : zones contrôlées jour et nuit par l'aviation, dans lesquelles tout individu est immédiatement abattu, sans sommation*». De telles zones de mort furent systématisées en Irak en 2003¹²⁰.

Paradoxalement, la meilleure manière de réduire les pertes civiles reste encore pour les militaires de ne pas faire de quartier dans ce qu'ils nomment les «*zones rouges*», plutôt que de chercher à respecter des «*règles d'engagement*» contraignantes et inapplicables. Aux civils de comprendre qu'il leur faut fuir ces lieux de tueries : «*Lorsqu'il devient clair pour les non combattants qu'ils sont tout près de la mort ou du démembrement en approchant du combat, ils essaieront d'éviter de telles zones.*»¹²¹ Les civils qui ne laisseraient pas le champ libre aux guerriers, permettant à l'ennemi de «*trouver refuge derrière*» eux, constitueront autant de cibles potentielles.

Selon l'envoyée spéciale du *Nouvel Observateur*, Sara Daniel, lors du premier engagement dans la ville *rebelle* de Falloujah au printemps 2004, les snipers américains postés sur les toits de chaque pâté de maisons abattaient, d'une balle dans la tête ou dans le

116 – Du nom donné à une opération conduite par les nazis contre les centrales électriques soviétiques ! Voir Paul Labarique, «*Opération "Marteau de fer"*», réseau voltaire.net, 11 décembre 2003.

117 – Cf. «*Circulation interdite en Irak*», *Libération*, 21 avril 2004.

118 – Cf. Nadia Ahmed (un pseudonyme), «*Journal d'une Irakienne*», *Le Monde*, 5 février 2005.

119 – Département d'État, *Fact sheet*, 25 octobre 2001, cité par Gérard Gourmel, *op. cit.*, p. 152.

120 – Gérard Gourmel, *op. cit.*, p. 156.

121 – Lieutenant Colonel Robert R. Leonhard (Ret), «*Sun Tzu's Bad Advice : Urban Warfare in the Information Age*», *Army Magazine*, avril 2003. Traduit et réécrit par le major EMG Ludovic Monnerat, sous le titre «*Le mauvais conseil de Sun Tzu : la guerre urbaine à l'âge de l'information*». Site www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/

122 – Cf. Sara Daniel, «L'Irak, le piège de Fallouja», *Le Nouvel Observateur*, 15-21 avril 2004, p. 64-67.

123 – Ned Parker (envoyé spécial AFP), «Marines excités contre francs-tireurs cachés», *Libération*, 12 avril 2004, p. 4.

124 – «Un rapport de Human Rights Watch sur l'armée américaine. Au nom du droit, crimes et exactions en Afghanistan», *Le Monde Diplomatique*, n° 601, avril 2004, p. 4-5.

125 – D'autres spécialistes sont tout de même moins «optimistes», donnant une marge d'erreur de 5 à 10 mètres, et de 30 mètres si elles s'enrayent. Voir AFP, «Les bombes et missiles américains», consultable à l'adresse suivante : http://dossiers.lesoir.be/Irak/arsenal/A_03AC47.asp

cœur, tous ceux qui se risquaient à sortir de chez eux, quel que soit leur âge ; tandis que des hélicoptères Apaches faisaient des cartons sur les véhicules qui circulaient et que des bombes à fragmentation hachaient ceux qui se trouvaient dans les parages. Un bilan provisoire fit état d'au moins 600 morts, de 1 224 blessés, dont 253 femmes, 58 enfants de moins de 5 ans et de 83 de 5 à 15 ans ¹²². Après qu'un char eut tiré un obus contre un minaret (Falloujah est encore appelée «*la ville des mosquées*») où était perché un franc-tireur, un soldat américain exultait : «*Tuez tous les haji*» ! *Haji* désignant les Irakiens dans l'argot américain ¹²³.

Lorsqu'ils cherchent à liquider à coup sûr un *nid* d'ennemis, ou des *cibles clefs*, les forces états-uniennes utilisent des frappes dites de *décapitation*. Tout ce qui se trouve dans un rayon de cent mètres de l'impact est entièrement rasé. Les militaires ne s'encombrent guère des pertes civiles quand ils décident de passer à l'offensive de «*vive force*» (comme disent les militaires). Ils «*arrosent*» alors à tout va. En 2002, lors des opérations conduites en Afghanistan, *Human Rights Watch* s'était particulièrement inquiété du recours abusif aux *suppressing fire* – tirs répressifs – au cours d'opérations d'arrestation. Cette *technique de feu* consiste, en effet, «*à tirer de manière massive et en continue afin d'immobiliser les forces ennemies*», quand bien même ces interventions se situaient en zones résidentielles et sans que l'ennemi n'ait tiré. Tous ceux qui se trouvent dans le périmètre pris d'assaut sont alors copieusement mitraillés et bombardés ¹²⁴.

b) Bombes intelligentes et dommages collatéraux

Les bombes *intelligentes* (les JDAM), qui frappent avec une précision d'un mètre des cibles bien déterminées, occasionnent régulièrement des *dommages collatéraux*¹²⁵, parfois impressionnants. Il est arrivé qu'une cible désignée par le *Targeting* soit incorrectement identifiée, comme le 13 février 1991 (au cours de l'opération *Tempête du Désert*), où 408 civils irakiens (en majorité des femmes, des enfants, des vieillards – le chiffre de mille deux cents personnes à même été avancé) ont péri carbonisés dans le bunker-abri d'Amarriya, situé dans un quartier résidentiel de Bagdad. Deux missiles américains avaient percé l'infrastructure en béton armé de cet abri anti-chimique et anti-atomique, construit durant la guerre Iran-Irak. Les Irakiens furent rendus responsables de cette «*bavure*», car le bruit courrait que Saddam Hussein y avait son quartier général... La rumeur, sciemment colportée par le Pentagone, voulait alors que le tyran se serve de civils comme *boucliers humains* afin de se protéger d'éventuelles attaques. Il n'y avait donc pas d'autre solution que d'envoyer deux missiles pour le débusquer.

Bien que les cibles soient (en principe) sélectionnées afin de réduire les pertes civiles, la puissance de destruction des bombes est telle que les dégâts s'étendent à des périmètres de plus en plus larges. Par ailleurs, les progrès dans la précision ont conduit à la multiplication des frappes contre des objectifs délimités, mais situés au cœur des agglomérations. Aussi, selon une étude comparative réalisée par Marc Herold, professeur d'économie américain de l'université du New Hampshire, plus la proportion de bombes *intelligentes* utilisée est élevée, plus le nombre de civils tués augmente.

Herold a mis au point une méthodologie permettant de recenser systématiquement les victimes civiles dont la mort est directement imputable aux actions militaires. Lors de la guerre menée en Afghanistan, les porte-parole du Pentagone restèrent discrets sur leur nombre, récusant même qu'il y en ait eu, ou jugeant que tout chiffre était *invérifiable*. Il s'agissait de minimiser les effets de ces représailles sur la population afghane pour conserver un soutien international. Herold aboutissait lui à un minimum de 3 767 civils tués sur le coup, du seul fait des bombardements américains et britanniques (un calcul qui ne prenait en compte, ni ceux morts des suites de leurs blessures, ni ceux morts de faim ou de froid, contre-coups de l'arrêt de l'aide humanitaire et de leur fuite pour échapper aux raids). Son estimation dépasse ainsi les 3 234 morts dus à l'effondrement des Twin Towers et à la frappe d'une aile du Pentagone. Ce sont bien «*des Afghans ordinaires, qui n'avaient rien à voir avec les atrocités commises, qui n'ont pas élu les théocrates talibans qui les ont dirigés, et qui n'ont pas choisi de donner l'asile à Ben Laden et à ses acolytes*» qui donc ont payé cette dette de sang. Cette hécatombe est la conséquence directe d'options tactiques : bombardements de haute altitude, ciblage des infrastructures urbai-



Bellver Torlà,
Tots som col-laterals, 2003

nes, attaques répétées sur des villes et des villages. Pour Seumas Milne, du journal *The Guardian*, ces innocents sont morts « *parce que la vie des Afghans a bien peu de valeur aux yeux des stratèges militaires américains* »¹²⁶.

S'inspirant de la procédure mise en place par Herold, le projet *Iraq Body Count* (IBC) tient régulièrement à jour cet « *indice clé et immuable des conséquences de la guerre : le tribut de victimes innocentes, dont le nombre reste souvent ignoré pendant longtemps après le conflit* ». L'initiative se veut aussi réponse au Général Tommy Francks, commandant en chef des troupes anglo-américaines au Moyen-Orient, qui avait déclaré : « *We don't do body counts* ». Le 20 mars 2005, IBC donnait une fourchette de 17 061 à 19 432 civils tués depuis le déclenchement de l'intervention en Irak¹²⁷.

c) Bombes non-discriminantes

Pour atteindre un ennemi dispersé, ou lorsque l'ensemble d'une population est considéré comme participant à l'acte de guerre, des engins de mort non-discriminants sont largués pour tuer indistinctement sur de vastes étendues. Entre 1963 et 1971, les États-Unis ont ainsi « balancé » trois cent soixante-treize mille tonnes d'un nouveau type de napalm particulièrement « efficace » sur le Viêt-Nam. Très prisé des militaires américains, il unissait des « *caractéristiques de zone* » – c'est-à-dire qu'il détruisait toute la zone touchée – « *à un pouvoir invalidant élevé* ». Il faut comprendre par-là qu'une telle « *arme a pour effet de "casser" totalement un homme, même si elle n'a touché qu'une petite partie périphérique de son corps. Le napalm remplit cette exigence. En plus de ceux qui sont immédiatement tués par cette boule de feu, 20 % à 30 % de ceux qui ont été touchés, ne serait-ce que par quelques gouttes enflammées, meurent aussi, en moins d'une demi-heure. Et pendant les six semaines suivantes, jusqu'à 50 % de ceux qui restent meurent d'une mort lente et douloureuse.* »¹²⁸

126 – Voir Seumas Milne, « Les morts d'innocents dans une guerre lâche », *The Guardian*, 20 décembre 2001. Traduction disponible à l'adresse suivante : http://rawa.fancymarketing.net/civilian_fr.htm

127 – Voir leur site www.iraqbodycount.net/
Le Général Tommy Francks fait actuellement l'objet d'une plainte pour crimes de guerre, déposée auprès d'un tribunal bruxellois.

128 – Sven Lindqvist, *Maintenant tu es mort. Le siècle des bombes*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, p. 308-309.

Au cours de la guerre de Corée (1950-1953), les techniciens militaires américains mirent au point «*une nouvelle sorte de bombe, ne détruisant pas les bâtiments ni le matériel militaire, mais visant uniquement des objectifs vivants*». L'ennemi leur paraissait alors disposer de ressources humaines inépuisables. Aussi, les «*masses asiatiques*» devaient-elles être «*contrôlées par des armes à effet de masse équivalent*». Des bombes à *fragmentation contrôlée* furent ainsi étudiées pour tuer un maximum de personnes. Certaines peuvent même être réglées pour exploser à retardement et étendre les ravages à ceux qui, croyant le danger passé, viennent porter secours. Lors de la guerre du Viêt-Nam, ces bombes atteignirent une sophistication particulièrement meurtrière. Selon le Pentagone, de 1966 à 1971, cinq cent mille bombes uniquement destinées à des cibles vivantes furent commandées. Soit, au total, «*deux cent quatre-vingt-cinq millions de petites bombes, soit sept bombes pour chaque homme, chaque femme, chaque petit garçon ou chaque petite fille dans toute l'Indochine*»¹²⁹.

129 – *Idem*, p. 296-297.

Les bombes à fragmentation sont, en effet, conçues pour causer le plus de dégâts humains possibles : en plein ciel, chaque bombe (des CBU-87) s'ouvre dérivant environ 200 *bombelettes*, ou *sous-munitions* (BLU-97), de la taille d'une cannette. Leur chute est freinée par un petit parachute. Aussi, portées par le vent, elles se dispersent aléatoirement sur de larges surfaces (de un à six hectares selon leur type, l'altitude de largage, la force et la direction des alizés rencontrés), de manière à frapper le plus grand nombre possible de cibles humaines. En explosant au sol, chaque bombe propulse à grande vitesse des centaines de fléchettes en acier (ou, selon l'effet recherché, des substances incendiaires et des morceaux de métal en fusion), transperçant les chairs, broyant les membres de ceux qui se trouvent dans leur rayon de destruction. Les blessures *horribles* qu'elles causent nécessitent pratiquement toujours une amputation.

Selon un rapport de *Human Rights Watch*, cité par William Blum, «*des 24 à 30 millions de bombelettes lâchées pendant la guerre du Golfe, entre 1, 2 et 1, 5 million n'ont pas explosé. Elles*

Dessin de Riss,
Charlie Hebdo, 16 août 1995

130 – Voir William Blum, *op. cit.*, p. 140-142.

131 – Les États-Unis ont toujours refusé de signer le traité d'Ottawa qui interdit l'emploi de telles armes.

ont causé jusqu'à maintenant 1 220 morts parmi les civils koweïtiens et 400 parmi les civils irakiens.»¹³⁰ En 1999 notamment, les avions US¹³¹ ont déversé sur la Yougoslavie 1 100 de ces bombes. 222 200 *bombinettes* ont ainsi été éparpillées. Si l'on estime que 5 % d'entre-elles n'ont pas explosé (d'autres rapports donnent une fourchette de 10 à 30 %), 11 100 restaient prêtes à exploser au moindre contact, ou vibration (telles celles dues au passage d'un véhicule). Or, leur couleur jaune et leur parachute attirent tout particulièrement l'attention des enfants... En Afghanistan, où elles ont également été utilisées, les sous-munitions BLU-97 furent bien souvent confondues avec des paquets d'aide alimentaire, de la même teinte et d'un format fort proche, et eux aussi parachutés...

*
* *

132 – Voir Stephen Endicott et Edward Hagerman, «Les armes biologiques de la guerre de Corée», *Le Monde Diplomatique*, n° 544, juillet 1999, p. 5.

Un autre moyen, particulièrement *efficace* pour venir à bout des grands nombres, réside dans l'utilisation d'armes chimiques (gaz, aérosols) et bactériologiques, ou dans l'inoculation d'épidémies par des agents discrets. Des arthropodes piqueurs (mouches, puces, tiques, etc.) ont ainsi été très certainement employés et testés, au cours de la guerre de Corée, comme *insectes-vecteurs*, porteurs de maladies contagieuses, telles le choléra, la peste, l'encéphalite ou encore la maladie du charbon (*anthrax*)¹³².



Ces « *armes furtives* » pourraient même permettre d'effectuer subrepticement un tri « racial », en contaminant essentiellement ceux dont la lignée doit s'éteindre (les porteurs de « mauvais » gènes), tout en épargnant ceux qui méritent de rester en vie (les possesseurs de bonnes graines). *Le Monde* brosse ainsi un panorama des avancées et des possibilités offertes en matière d'armes biologiques, notamment par les *Designer Weapons*, réalisées à partir d'ADN recombiné. Selon Jeremy Rifkin, « *des scientifiques envisagent la possibilité de cloner des toxines sélectives afin d'éliminer des groupes ethniques ou raciaux précis, que leur génotype prédispose à certaines maladies* »¹³³. En Afrique du Sud, au temps de l'apartheid, un éminent cardiologue de Pretoria, Wouter Basson, surnommé par la suite « *docteur la mort* », travaillait déjà à la mise au point d'un « *virus ethnique* » permettant d'éradiquer la population noire¹³⁴. Il espérait ainsi éliminer la menace que faisaient peser sur le pouvoir blanc la mise en place d'une démocratie.

133 – Jeremy Rifkin, « Bioterrorisme high-tech et révolution génétique », *Le Monde*, 6 octobre 2001.

134 – Cf. Tristan Mendès France, *Dr la mort. Enquête sur un bioterrorisme d'État en Afrique du Sud*, Paris, Éditions Favre, 2002.

d) L'option « zéro mort » Vers des affrontements non-létaux

Le recours à des armes non-mortelles, *Non-Lethal Weapons*, est directement issu d'une doctrine militaire américaine conçue à la fin des années 1980 : « *La guerre zéro mort* », ou « *sans morts* ». Une guerre *propre*, aseptisée, sans pertes humaines dans son camp (ce qui a été réalisé lors de l'intervention dans les Balkans en recourant exclusivement à des frappes aériennes d'altitude), mais aussi, si possible, dans les rangs adverses, et surtout au sein des populations¹³⁵. Car à l'ère *CNN* (comme disent les militaires), mieux vaut éviter les images qui font désordre, particulièrement lorsque des forces puissamment armées sont investies d'une mission de maintien de la paix. La devise de la direction des armes non-létales du département de la Défense des USA n'est-elle pas « *Pax Custimus, Vita Custimus* » : « *Gardons la paix, gardons la vie* ». Dans le futur, les soldats devront surtout s'appliquer à *incapaciter* leurs ennemis, selon le jargon *ad hoc*, plutôt que chercher à les détruire¹³⁶.

Neutraliser en douceur ou « attendre » sa proie ?

Aussi, militaires, forces de maintien de l'ordre et marchands d'armes travaillent à la mise au point d'armes susceptibles de *neutraliser* un adversaire sans effusion de sang, en le réduisant momentanément à l'impuissance (le temps, par exemple, de le ligoter ou de lui passer des menottes). Différentes techniques sont actuellement mises au point et utilisées pour abasourdir, endormir, aveugler, donner l'impression de suffoquer, provoquer des nausées, désorienter, paralyser, ou encore abrutir complètement un individu ou des foules pressenties comme hostiles¹³⁷.

135 – Lorsque les *Marines* simulent un combat en « *zone bâtie* », les bases reconverties en villes imaginaires sont peuplées de figurants en « *civil* » qu'ils doivent éviter de déquiller lors de leur engagement.

Cf. Greg Jaffe, « *Marines learn urban combat* », *Wall Street Journal*, 22 août 2002. Traduit et réécrit par le Capitaine Ludovic Monnerat, sous le titre « *Afin de réduire leurs pertes élevées, les Marines s'entraînent au combat en zone urbaine* ». Disponible sur www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/

136 – Cf. Jean-Dominique Merchet, « *Faire la guerre. Zéro mort, zéro défaut, zéro info* », *Libération*, 5-6 août 2000, p. 28-29.

137 – Voir « *Ces nouvelles armes qui ne veulent pas tuer* », *Science et Vie*, octobre 2002, p. 66-69.

138 – Emmanuel Soutrenon, «Le corps manifestant. La manifestation entre expression et représentation», *Sociétés Contemporaines*, n° 31 («Le corps protestataire»), juillet 1998, Paris, L'Harmattan, p. 37-58.

139 – «Combattre ses ennemis avec une bombe qui pue...», *Courrier International*, n° 561, 22 août 2001.

140 – Cité par Steve Wright, «Vers la guerre sans morts ? Hypocrisie des armes non-létales», *Le Monde Diplomatique*, n° 549, décembre 1999, p. 24.

141 – Luc Mampaey, «Les armes non létales», Rapport du GRIP, G1594. Sur www.grip.org

Il s'agit de juguler le corps combattant ou *manifestant*¹³⁸, en figeant, par exemple, des émeutiers grâce à un canon à résine qui les engluie totalement avant de durcir, ou encore en recourant à une mine antipersonnelle qui projette un filin empli d'hameçons, forçant les captifs à l'immobilité. Il est également possible de faire patiner des assaillants à l'aide de gels super-glissants, ou de disperser des masses menaçantes et de repousser des unités ennemies, en utilisant des bombes dégageant des odeurs d'une fétidité insupportable. Deux odeurs nauséabondes, qui transcenderaient les cultures, sont actuellement développées par l'US Army. L'une, baptisée *Puanteur des toilettes standard* (sic), est une puissante odeur fécale, l'autre rappellerait la peste d'une nourriture avariée, mêlée à celle de carcasses en putréfaction !¹³⁹

Des inventions qui, jusque-là, relevaient de la pure science-fiction commencent également à devenir réalité. Des armes de poing capables d'envoyer un gaz générant des anneaux tourbillonnaires sont ainsi à l'étude. Ce *vortex*, qui tournera sur lui-même plus vite que la vitesse du son, frappera sa victime à près de 500 km/h, la mettant littéralement KO.

Toutefois, il est toujours possible de rendre mortelles quasiment toutes les armes non létales notamment en réglant leur intensité au maximum (cas des projectiles à énergie pulsée). Tout est ici affaire de dosage. La plupart sont d'ailleurs prévues pour se transformer instantanément en armes meurtrières, par simple réglage de la vitesse du projectile, ou par augmentation de la puissance des ondes émises. Les armes acoustiques, par exemple, peuvent, selon un expert américain, produire un effet tout «*juste gênant*» ou être réglées pour «*produire 170 décibels, causer des ruptures d'organes, créer des cavités dans les tissus humains et causer un traumatisme potentiellement léthal*»...¹⁴⁰

Les armes non létales sont d'ailleurs envisagées par la majorité des militaires comme «*une capacité de frappe additionnelle*». Elles permettent de préparer le terrain avant une intervention, renforçant ainsi l'efficacité des armes classiques. Utilisées en premières frappes, elles rendent l'ennemi plus vulnérable. En le désorientant, l'affaiblissant, ou encore en le forçant à sortir de son repaire, elles «*facilitent et potentialisent l'effet ultérieur d'une frappe conventionnelle*»¹⁴¹. Dans les combats en zone bâties, elles doivent permettre de débusquer les *méchants* en rendant leur position *intenable*. Ainsi, pour éviter un assaut frontal qui oblige les assaillants à traverser une *zone mortelle* (le secteur de feu couvert par un ennemi à l'affût), des stratèges proposent de «*cultiver l'art et la science des tactiques de siège à l'âge de l'information*». Une fois repéré le bâtiment où l'ennemi est posté, puis l'édifice rapidement encerclé, il suffit de «*déclencher des feux létaux et non létaux sur sa position*» pour l'obliger à quitter son repaire et pouvoir l'ajuster plus aisément. Un ennemi qui se déplace est forcé de se

découvrir, il est alors plus facile à *engager* (c'est-à-dire à arrêter ou à détruire). Les moyens utilisés pour faire déguerpir un adversaire retranché vont dépendre de l'appréciation de la situation, prenant en compte la présence ou non de civils, ou encore le souhait de ne pas endommager une construction. Si les «*feux conventionnels peuvent être la réponse*», désormais, une intéressante alternative est offerte par l'utilisation de micro-ondes à haute puissance, d'armes acoustiques ou d'agents chimiques non létaux. Aussi conclut un expert : «*Les vieilles lois qui nous permettent de déchiqueter un corps humain avec des mitrailleuses mais qui interdisent l'usage d'agents étouffants non létaux ne sont rien moins qu'immorales et ridicules. Le gaz lacrymogène est une arme superbe en combat urbain.* »¹⁴²

142 – Lieutenant Colonel Robert R. Leonhard (Ret), *op. cit.*

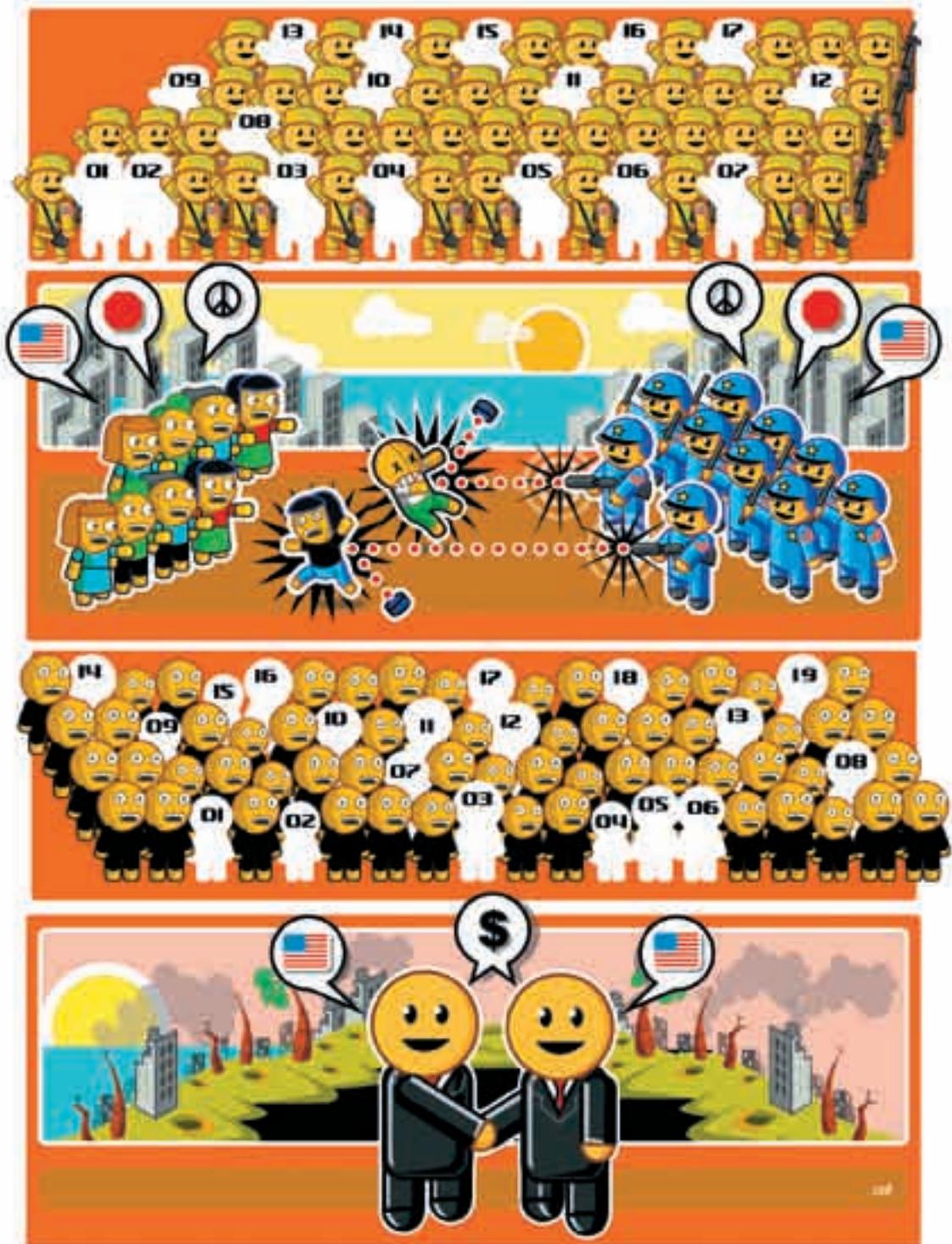
Crowd Control

Plus discrètes et surnoises, car non automatiquement détectables, seront (ou sont déjà) les armes et les dispositifs *psychotroniques* qui, en utilisant les basses fréquences, stimuleront, inhiberont ou dérègleront certaines zones du cerveau humain, altérant plus ou moins durablement l'état mental des individus visés (*biological processus control*). De telles armes à énergie dirigée provoqueront nausées, maux de tête intenses, irritabilité ou fatigue (troubles du sommeil), angoisses ou peurs paniques. Elles pourront générer une inhibition des capacités intellectuelles (perte de concentration, altération de la mémoire et du centre du langage), ôter toute agressivité, déprimer ou euphoriser, mais aussi perturber le sens de l'orientation (vertiges) et induire, à plus long terme, différentes maladies psychosomatiques, favorisant l'apparition de tumeurs et de cancers.

Sous l'administration Reagan a ainsi été développé le projet top secret *Sleeping Beauty* (projet «Belle au Bois Dormant»). Son but était l'identification des fréquences ELF (*Extraordinarily Low Frequencies*, fréquences extrêmement basses) capables d'atteindre et de faire réagir certaines parties du cerveau, en bouleversant les circuits électriques de ces zones, et/ou en modifiant la chimie des cellules ; ceci afin d'obtenir des effets biologiques précis ou des réactions spécifiques, comme endormir.

En bombardant des zones géographiques d'ondes ELF, il deviendrait possible d'affecter le système nerveux central de populations et de troupes, quand bien même elles se penseraient protégées par des superstructures. Les fréquences ELF pénètrent des matières extrêmement denses, comme des bétons hyper résistants. Les militaires espèrent ainsi pouvoir influencer, voire modifier, à leur insu, les comportements et les facultés mentales de combattants, d'émeutiers, ou encore de simples citoyens. Ainsi, devient-il envisageable de maîtriser à distance des foules (*crowd-control*), voire d'exercer sur elles un contrôle politique, par «simple» manipulation mentale (*mind control*)...





Craig Foster (USA), *Protest*

143 – L'ionisation serait produite artificiellement par l'émission croisée d'ondes de haute fréquence. Voir Luc Mampaey, *op. cit.*, p. 58.

144 – Cf. Jean-pierre Petit, «Le projet Haarp et ce qu'il cache», http://www.jp-petit.com/nouv_f/Crop%20Circles/Haarp.htm
De cet auteur également, *Les Enfants du diable. La guerre que nous préparent les scientifiques*, Paris, Albin Michel, 1995.

145 – Voir Mickaël Golan, «HAARP, l'arme ultime !», disponible sur le site <http://conspiration.ca>

146 – Ces bombes ont un effet similaire à celui des munitions au graphite (utilisées en Irak en 1991 et en Yougoslavie par l'OTAN), qui, en explosant, dispersent des milliers de fibres de carbone de la taille d'un cheveu (enrobées de graphite) qui s'infiltreraient dans tous les systèmes électriques, provoquant des surtensions et de gigantesques courts-circuits.

Pour toucher de très larges secteurs, sans être repérés, les militaires utiliseraient un réflecteur composé d'un miroir ionosphérique artificiel (*Artificial Ionospheric Mirror*), constitué de gaz ionisé¹⁴³. Situé à quelques 30-70 km d'altitude, ce *miroir* de grande surface (qui semble d'ores et déjà réalisable) permettrait, par réflexion, de rediriger sur une cible un «*tir d'ondes électromagnétiques*» émis du sol. «*Tout cela étant en impulsionnel ne laissera aucune trace. Le milieu pourra se désioniser très rapidement. La signature du phénomène pourra être si fugace que celui-ci ne pourra pas, à la limite, être mis en évidence, ou assez difficilement.*»¹⁴⁴

Selon d'autres sources, des *nuages miroirs* (obtenus par largage de substances chimiques qui modifient la texture de la vapeur d'eau) pourraient servir d'écrans réflecteurs et relayer des ondes émises à partir de la station Gakoma (voir précédemment le projet HAARP). Ainsi des régions entières du globe seraient copieusement arrosées, avec différents effets en fonction des fréquences utilisées. Certains pensent même «*brouiller, modifier ou détruire l'ADN humain*» et donc agir sur la génétique ! Si les recherches menées officiellement au sein de HAARP ne concernent, jusqu'à présent, que les fréquences de communication (notamment pour contacter les sous-marins en plongée), l'élite militaire US mettrait actuellement au point une nouvelle génération d'armes *psychotroniques* dénommées «*millimètre wave*» pour, notamment, neutraliser des troupes adverses. Des observateurs estiment qu'une telle *psychotechnologie* a été utilisée dans les récents conflits pour démoraliser des combattants. Cela expliquerait qu'une majorité de Talibans, pourtant farouchement déterminés à en découdre, se soit rendue sans combattre, et que Bagdad se soit si rapidement effondrée...¹⁴⁵

Pour compléter cette panoplie de l'invisible, il convient de mentionner la *E-bomb* (*Electronic bomb*), ou bombe électromagnétique, qui appartient à la famille des armes «*micro-ondes de forte puissance*» (*High power microwaves weapon* – HPM). En utilisant les fréquences EHL (extrêmement hautes), son explosion génère une impulsion, ou un champ électromagnétique de forte puissance qui dévaste tous les systèmes complexes non protégés fonctionnant avec de l'électricité et de l'électronique (toutes les communications d'un pays peuvent s'en trouver court-circuitées). Aussi est-elle présentée comme une arme de destruction (électrique) massive *propre*, n'affectant que des appareillages¹⁴⁶. L'impact de cette arme antimatériel serait nul sur les vivants. «*Du fait*, selon un spécialiste, *de la brièveté des impulsions micro-ondes*», il n'y aurait aucun risque que les molécules du corps humain ne s'agitent. À moins qu'elle ne soit finalement utilisée aussi comme arme antipersonnelle, et dirigée contre des combattants... En effet, pour d'autres, cette arme, quand bien même elle ne serait pas volontairement orientée vers des humains, provoquera chez tout être vivant se trouvant «*à découvert dans sa zone d'efficacité*» une élévation de la tempéra-

ture interne du corps et donc un «*effet de cuisson*»¹⁴⁷. Les personnes soumises à un tel rayonnement risquent fort, comme l'observe un Commandant de l'armée de l'air, «*de subir exactement le même sort que le grain de maïs placé dans le micro-onde de la cuisine et qui se métamorphose en pop-corn !*»¹⁴⁸ Si l'image semble exagérée, des brûlures des organes internes, graves, voire mortelles et difficilement détectables, sont très certainement à envisager.

Rendre la guerre acceptable

L'ensemble de cet attirail doit permettre d'éviter la *bavure* qui échauffe les esprits, «*hystérise*» les foules, et donne des arguments aux défenseurs des libertés publiques. Mieux vaut ne pas faire de martyrs, ni d'ensanglantés, au risque d'agrèger toute une communauté contre soi, d'être rendu responsable des flambées de violence et de se voir imputer la dégradation de la situation.

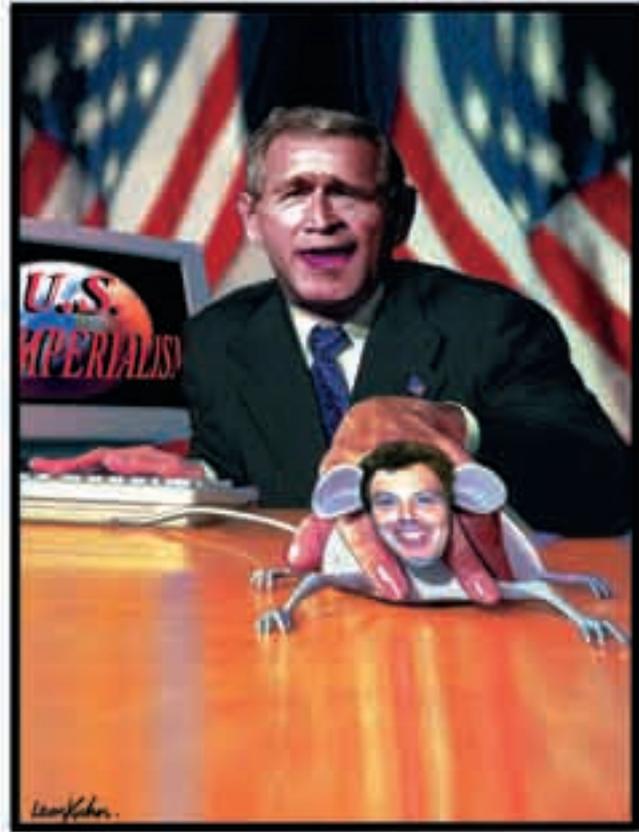
Les mêmes précautions sont de mise lorsque des forces, mandatées pour une intervention de *gendarmerie internationale*, doivent s'interposer entre des communautés et se trouvent prises à parti par des masses provocantes, ou sont confrontées à des agglutinations inquiétantes. Les techniques de combat conventionnelles se révèlent inappropriées, car totalement démesurées face à la «*nudité*» des manifestants. Il est alors impératif d'être *militairement correct* pour ne pas choquer les observateurs internationaux, surtout lorsque l'intervention annonce une vocation *humanitaire*.

147 – Cf. <http://www.cot81.com/anti-guerre/mini-nuke.htm>

148 – Cdt Fourdrinier, «*Stratégie aérienne : emploi d'une arme "propre" de destruction massive*», disponible à l'adresse suivante : www.biblio.college.interarmees.defense.gouv.fr:60/ D'un coût modéré, la *E-bomb* se révèle tout particulièrement efficace contre «*un ennemi structuré, technologiquement développé, doté d'une société civile organisée*» (p. 3). Un grand nombre de constituants des cinq cercles de Warden (voir précédemment) peuvent être totalement, partiellement et graduellement détruits. Son utilisation sur des zones étendues, la possibilité de moduler ses effets tout en minimisant les pertes humaines en feraient un intéressant instrument politique permettant une «*riposte graduée*», c'est-à-dire «*proportionnée à la basse intensité de l'agression, ménageant les opinions internationales mais contraignant les régimes impliqués à revoir leur politique, eu égard aux pertes encourues*» (p. 5).



Granger, extrait de *Où vas-tu petit soldat ? À l'abattoir!*, Éditions du Monde Libertaire, 1989



Leon Kuhn, Postcards,
Bush Tailed Mouse

Ainsi, pour ne pas passer pour des brutes usant immodérément de leur force, se développent aujourd'hui des techniques de corps à corps moins assassines. Si, jusqu'à présent, il importait dans les *interventions rapprochées* de détruire le combattant adverse, de tels agissements sont choquants et contre-productifs, lorsque, par exemple, des soldats de l'OTAN sont seulement pris à parti par des manifestants (comme ce fut le cas sur le pont de Mitrovica, au Kosovo). Dans de telles situations, les coups décochés au bas du corps sont préférables à ceux portés au visage qui laissent des tuméfactions trop visibles... et le bon usage du bâton *tonfa* se généralise. Ce bâton à poignée latérale est une version améliorée de la classique matraque, affectueusement appelée «*la gomme à effacer le sourire*», par les CRS qui l'ont maniée en mai 68. Il ne faudrait pourtant pas croire que cet ancien outil agraire, utilisé en Asie au Moyen Âge, ne fait que chatouiller l'échine des récalcitrants. Il peut aussi tuer. Aussi, est-il à manier avec dextérité et circonspection, en respectant le code de la bastonnade «propre» : interdiction de frapper les zones rouges, comme le cœur et l'abdomen, vigilance à l'égard des zones oranges comme la figure, et, donc préférence pour la cogne des bras et des jambes, classés zones vertes... 149

149 – Cf. Dominique Perrin, «L'outil de travail (8) : "Matraque, notre amie à tous"», *Libération*, 2 avril 2001.

L'adversaire ne doit pas pouvoir mettre en récit la «*mort reçue*» par des innocents pour galvaniser ses troupes, tout en dénonçant l'incurie de ceux qui osent se présenter comme les chantres de la liberté. L'accusation de «*crime de guerre*», habituellement imputée aux *combattants-irréguliers* pour dénoncer leurs sales méthodes, ne saurait être proférée contre ceux qui disent conduire des guerres évoluées. Tandis que l'«*axe du mal*» commettrait des actes odieux, les forces du Bien mèneraient des guerres respectables, «*que l'on fait avec des bonnes manières et non pas comme un truand, comme un gangster*»¹⁵⁰. Elles seraient seulement parsemées de *dommages collatéraux* et autres (inévitables) erreurs périphériques, des péripéties en somme. Cette image d'Épinal domine aujourd'hui les nouvelles croisades des «*civilisés*» : celle de *guerres justes*¹⁵¹, où des justiciers s'appliqueraient à tuer convenablement, sans excès, avec une précision *chirurgicale*. Le recours à des techniques de «*combat non légal*» doit permettre, en réduisant le nombre de morts, de rendre la guerre «*moralement acceptable*». Il offre ainsi la possibilité de multiplier les ingérences, sans susciter trop de désapprobations au sein de la communauté internationale.

Busherie, victoire à plate couture et bataille au-delà des règles

Les meurtres perpétrés en temps de guerre ne sont pas illégitimes, ce qui est désapprouvé c'est «*le supplément de fureur meurtrière*», les meurtres qui vont «*au-delà du licite*» : ceux qui donnent à voir des images particulièrement embarrassantes, dont il reste des traces sanglantes, ou des souvenirs cauchemardesques¹⁵².

Or, la guerre est toujours un *exercice meurtrier* (Barbara Michel), une *Busherie* (comme le dénoncèrent les opposants à la première guerre du Golfe). Elle est récemment devenue une «*tuerie technologique*» (Maurice Cury) où la suprématie s'évalue à la capacité à ne pas exposer «*son capital de vie nue, [et à] assurer à ses soldats un état d'immunité quasi total*»¹⁵³. Dans la guerre sans limite que George W. Bush a engagé, la doctrine «*zéro mort*» vaut seulement pour les «*vies américaines*». Ceux qui incarnent le Mal absolu, sont tuables à volonté. Les populations qui les entourent, les tolèrent ou les abritent (même si cela leur est imposé par la force), font les frais de cette détermination à asséner des frappes qui ne peuvent être discriminantes. Ainsi existe-t-il deux types d'humains : ceux dont la vie mérite d'être préservée, et ceux qui peuvent être sacrifiés en quantité. Invité en novembre 2001 à l'émission de télévision *Mots croisés* (sur France 2), un analyste de la Rand Corporation¹⁵⁴ résumait la stratégie américaine pour venir à bout des talibans qui se dissimulaient au cœur de la population afghane : «*On va brûler la botte de foin pour trouver l'aiguille*»... (*Le Monde*, 7 novembre 2001) Si l'aiguille Ben Laden n'a pu être trouvée, le pays a, lui, été bel et bien ravagé par la puissance de feu des coalisés.

150 – Barbara Michel, *Figures et métamorphoses du meurtrier*, Presses Universitaires de Grenoble, 1991, p. 198.

151 – Voir Serge Halimi et Dominique Vidal, «*L'Opinion ça se travaille...*». *Les médias et les «guerres justes*». *Du Kosovo à l'Afghanistan*, Marseille, Agone, 2002.

152 – Pour que le crime ne soit pas, il doit être *parfait* (sans images et sans survivants). Il n'est plus alors un crime, puisque ni vu, ni connu. «*Les crimes parfaits, comme chacun sait, ne sont plus des crimes*», Yves Michaud, *Violence et politique*, Paris, Gallimard, 1978, p. 16-17.

153 – Alain Brossat, «*Guerre moderne, exposition de la masse, disparition*», *op. cit.*, p. 25.

154 – Ce centre privé de recherche en matière de stratégie et d'organisation militaire, reflet du lobby militaro-industriel américain, est considéré comme la «*machine à penser*» (*think tank*) américaine sur les problèmes de défense et de sécurité nationale.



Steven Lyons (Californie),
No Blood for Oil,
www.anotherposterforpeace.com

155 – L’attrition entendue en son sens figuré de recherche de l’épuisement, de la liquidation, des forces ou ressources humaines et matérielles d’un adversaire.

156 – Se reporter à Ralph Peters, «In Praise of Attrition», *Parameters*, Summer 2004. Traduit et réécrit par le Lieutenant colonel EMG Ludovic Monnerat, sous le titre «Pourquoi l’attrition et le sang versé restent le paradigme central de tous les conflits armés». Disponible sur www.chekpoint-online.ch

Alors que du côté Occidental les pertes sont comptabilisées, les noms des victimes égrenés, qu’elles soient tuées au combat ou victimes d’un terrorisme hâtivement qualifié d’aveugle (alors qu’il est politiquement ciblé), les morts d’en face, à l’exception de leurs chefs (les *Most Wanted Men*), ne sont qu’une masse d’anonymes. Ce sont des *incomptés*. Un agrégat indifférencié dont le chiffrage ne préoccupe ni n’affecte les «dispatcheurs» de mort.

Position nullement partagée par l’analyste américain Ralph Peters, pour qui tout au contraire, dans une guerre d’attrition (comme celle menée contre le terrorisme), les pertes infligées à l’ennemi doivent absolument être comptabilisées, afin de faire la démonstration d’une victoire éclatante ! «*En renonçant à décompter les pertes ennemies, nous créons l’impression de notre propre défaite. Dans une guerre d’attrition, les nombres comptent.*» Toute victoire qui se veut «*sans coup férir*» nécessite un lourd et saisissant tribut de morts adverses. Pour qu’elle soit indéniable et «*que le monde entier sache clairement qui a gagné*», le camp des perdants doit être jonché de cadavres et de décombres. «*La destruction doit être visible et complète pour persuader un adversaire de sa défaite*», car, il faut convaincre l’ennemi «*qu’il a été battu*» ! Cette prise

de conscience passerait nécessairement par «*la mort des siens*». Aussi, les soldats américains, «*ceux qui doivent concrètement faire la guerre*», doivent-ils tuer vite, efficacement et en grandes quantités. Car si «*l’attrition*»¹⁵⁵ est nécessaire, elle est aussi *unilatérale* : dans les «*guerres d’attrition postmodernes [...] les pertes sont totalement déséquilibrées*». Les superpuissances doivent utiliser leur incontestable supériorité tactique et technologique «*sagement, mais sans remords*» pour tuer massivement un ennemi *implacable*, qui a montré le 11-Septembre l’étendue de sa *cruauté*. Cet ennemi-là doit être profondément *impressionné*. Pour cela il faut «*faire couler son sang*» abondamment, «*se concentrer sur [sa] destruction rapide et poursuivie*», afin d’«*imposer la défaite*»¹⁵⁶.

Des théoriciens militaires chinois avancent, quant à eux, une réponse encore plus radicalement assassine. Si leur pays devrait affronter une hyperpuissance, le conflit dégènerait rapidement en un combat total, sans concession, ni limites. Du fait de la disproportion des forces en présence, le plus «faible» déciderait de se défendre en ne respectant rien, ni conventions, ni règles, ni principes moraux. Il transgresserait intentionnellement toutes les lois de

la guerre, pour que le pire advienne. Dans *La Guerre au-delà des règles*, publié en 1999, deux Colonels des forces aériennes (Qiao Liang et Wang Xianghui) exposent ainsi les méthodes de guerre auxquelles il faudrait recourir contre une nation aussi puissante que les USA. Pour compenser son *impuissance*, la Chine devrait mener «une guerre au-delà de toute frontière et limitation». Elle doit donc apprendre à penser «*outside the box*» (comme disent les anglo-saxons), avec une prédilection pour la guérilla urbaine, les actions terroristes, et toutes autres «*méthodes de guerre vicieuses*», incluant l'utilisation d'armes chimiques et bactériologiques. *L'idée dominante est de «frapper de manière inattendue des cibles vulnérables»*...¹⁵⁷ Des attaques sans restriction et tout azimut, un scénario catastrophe, dont les civils seraient de toute évidence les principales victimes.

157 – Ming Zhang, «War Without Rules», *Bulletin of the Atomic Scientists*, November/December 1999. Traduit et réécrit par le Capitaine Ludovic Monnerat, sous le titre «La guerre sans règle développée par les théoriciens militaires chinois contre les États-Unis». Disponible sur www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/

Frédéric Baille



Words Worth, *Games*

Autres ouvrages et articles consultés :

ABDELKRIM-DELANNE CHRISTINE, « Ces armes si peu conventionnelles », *Le Monde Diplomatique*, n° 543, juin 1999, p. 11.

AJCHENBAUM YVES MARC, *Les États-Unis, gendarmes du monde. Pour le meilleur et pour le pire*, Paris, Librio, n° 578, 2003.

AMNESTY INTERNATIONAL, « Irak. Amnesty International demande des explications sur la destruction d'habitations par les troupes américaines en Irak ». Disponible dans les archives du site : www.efai.amnesty.org/

AGERON CHARLES-ROBERT, « Une dimension de la guerre d'Algérie : les "regroupements" de populations », in Jean-Charles Jauffret et Maurice Vaïssset, *Militaires et guérilla dans la guerre d'Algérie*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2001, 327-362.

BISMUTH CHANTAL et BARRIOT PATRICK, « De destruction massive ou conventionnelle, les armes tuent les civils », *Le Monde Diplomatique*, n° 590, mai 2003, p. 16-17.

CARMONA ERNESTO, « La guerre nucléaire a commencé », *Réseau Voltaire.net*, 15 novembre 2004, p. 2-9.

CHALIAND GÉRARD, « La guerre », *Cahiers de la Villa Gillet*, n° 16 (« Penser la guerre aujourd'hui »), avril 2002, Lyon, La Fosse aux ours.

CHOMSKY NOAM, « Les États voyous » [1998], in Noam Chomsky, Ramsey Clark et Edward W. Said, *La Loi du plus fort. Mise au pas des États voyous*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002, p. 25-101.

COHEN SAMY, *La Bombe atomique*, Paris, Galli mard, « Découvertes », 1995.

COURRIÈRE YVES, *La Guerre d'Algérie. II : le temps des Léopards*, [Fayard, 1969], Marabout, 1985.

DESMONS ÉRIC et EGÉA PIERRE, « Injustices sans limite », *Le Monde*, 13 octobre 2001, p. 16.

DJERBAL DAHO, « Les maquis du Nord-Constantinois face aux grandes opérations de ratissage du plan Challe (1959-1960) », in Jean-Charles Jauffret et Maurice Vaïssset (sous la direction de), *Militaires et guérilla dans la guerre d'Algérie*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2001, p. 195-217.

FOUCHÉ JEAN-JACQUES, *Oradour*, Éditions Liana Levi, 2001.

GÉRÉ FRANÇOIS, *Demain la guerre. Une visite guidée*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

GUTMAN ROY et RIEFF DAVID, *Crimes de guerre. Ce que nous devons savoir*, Paris, Autrement, 2002.

HANEY ÉRIC L., *Delta Force. L'aventure de l'unité antiterroriste américaine*, Paris, Albin Michel, 2003.

HERTOGHE ALAIN, *La Guerre à outrance. Comment la presse nous a désinformés sur l'Irak*, Paris, Calmann-Lévy, 2003.

HUMAN RIGHTS WATCH, FIDH et DESFORGES ALISON, *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda*, Paris, Karthala, 1999.

LEFKIR-LAFITTE NAÏMA et LAFFITTE ROLAND, « Armes radioactives contre l'"ennemi irakien" », *Le Monde Diplomatique*, n° 493, avril 1995, p. 22.

MAMPAEY LUC, « Utilisation de bombes au graphite par l'OTAN en Yougoslavie. Description des munitions et de l'impact sur la santé et l'environnement », Note d'Analyse, GRIP. Site : <http://www.grip.org/>

MAYSSAN THIERRY, « Rumsfeld "n'exclut pas" l'expérimentation de mini-bombes nucléaires sur les cobayes irakiens ». <http://www.reseauvoltaire.net>

MORIN-ROTUREAU EVELYNE (sous la direction de), 1914-1918 : *Combats de femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*, Paris, Éditions Autrement, « Mémoires », 2004.

MÜNKLER HERFRIED, *Les Guerres Nouvelles*, Paris, Alvik éditions, 2003.

PARSONS ROBERT JAMES, « De la réalité des armes à l'uranium appauvri », *Le Monde Diplomatique*, n° 576, mars 2002, p. 12-13.

PASCALLON PIERRE (sous la direction de), *Demain, les drones de combat ?*, Paris, L'Harmattan, 2004.

PERVILLÉ GUY, « Les zones interdites » et « Les opérations », in *Atlas de la guerre d'Algérie. De la conquête à l'indépendance*, Paris, Éditions Autrement, 2003.

POUPÉE KARYN, « Un test pour les armes électromagnétiques », *Le Monde Diplomatique*, n° 589, avril 2003, p. 15.

PLUMELLE-URIBE ROSA AMELIA, *La Férocité blanche. Des non-Blancs aux non-Aryens : génocides occultés de 1942 à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2001.

RAJSFUS MAURICE, *Bavures. Ordre public, désordre privé*, L'Esprit Frappeur, n° 103, 2001.

RICHARDOT PHILIPPE, *Les États-Unis hyperpuissance militaire*, Paris, Economica, 2005 (2^{ème} édition).

RUSCIO ALAIN, «Y'a bon les colonies», *Autrement*, n° 144 («Oublier nos crimes. L'amnésie nationale : une spécificité française ?»), dirigé par Dimitri Nicolaïdis), avril 1994.

SANTOS JULIÁ, «Une guerre d'anéantissement», *Le Monde Diplomatique*, n° 586, janvier 2003, p. 27.

STORA BENJAMIN, *Imaginaires de guerre. Algérie – Viêt-nam, en France et aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 1997.

VIDAL-NAQUET PIERRE, *La Torture dans la République*, Paris, François Maspero, « Petite collection Maspero », 1975.

VOLDMAN DANIÈLE, «Les bombardements aériens : une mise à mort du “guerrier” ? (1914-1945)», in Cécile Dauphin et Arlette Farge (sous la direction de), *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, p. 146-158..

VOLDMAN DANIÈLE, «Les populations civiles, enjeux du bombardement des villes (1914-1945)», in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao et Henry Rousso (sous la direction de), *La Violence de guerre, 1914-1945. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles/Paris, Complexe/IHTP-CNRS, 2002, p. 151-173

WRIGHT STEVE, «Vers la guerre sans morts ? Hypocrisie des armes non-létales», *Le Monde Diplomatique*, n° 549, décembre 1999, p. 24.



Words Worth, Games